

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination continue.*

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE IV.

LA GUADALUPE

(Suite.)

Le malheureux se sentait perdu sans retour. Fasciné par le gouffre qui l'attirait, exalté jusqu'à la folie par les intonations funèbres de la mer et du vent, il allait cesser de lutter, lorsque, du sein de l'onde et à peu de distance de lui, il vit jaillir une vive lueur et une courbe d'un azur étincelant se dessiner sur le ciel sombre. C'était la fusée de signal tant désirée. Alors don Cornelio rassembla ce qui lui restait de forces, et poussa un cri auquel le désespoir et la joie, mêlés ensemble, donnèrent un retentissement surhumain. Il l'entendit porté par le vent, bondir pour ainsi dire sur le dos des lames et mourir au loin. Après un moment pendant lequel il concentra tout ce qui lui restait de vie à écouter la réponse à son appel, il entendit un autre cri lutter contre les hurlements de la rafale : c'était la voix de l'Indien.

Cornelio cria de nouveau sans répit, sans relâche, jusqu'à ce que sa gorge déchirée refusât de produire aucun son. A chaque fois, il entendait comme l'écho affaibli de cris lointains, et pourtant la lueur des éclairs ne lui montrait toujours qu'un espace immense, noir et vide... Enfin une des baleinières arriva en bondissant jusqu'à lui. Les mains de Costal et de Galeana se tendirent et saisirent les siennes, et il se sentit enlevé de la quille du canot ; il était temps : comme Costal, il tomba évanoui dans le fond de l'embarcation.

On devine facilement ce qui s'était passé. Au moment où les baleinières venaient de s'éloigner de don Cornelio sans l'avoir aperçu, sans que personne eût entendu ses cris, l'Indien avait déjà repris ses sens et raconté en peu de mots la catastrophe dont l'équipage du canot avait été victime.

On s'empessa alors de faire le signal convenu en s'orientant à la lueur des éclairs par la position de l'île et par celle de la goëlette et du château. Costal, avec la double sagacité du marin et de l'Indien, avait à peu près reconnu l'endroit où il avait laissé son compagnon d'infortune. Un instant après, le premier cri poussé par Lantejas parvint jusqu'aux oreilles attentives de Costal et confirma ses conjectures. Le capitaine était sauvé !

Malgré l'alerte donnée par *la Guadalupe*, les trois baleinières purent facilement aborder du côté de l'île opposé à la goëlette, par une nuit d'orage pendant laquelle la garnison n'était pas sur ses gardes. Lantejas était toujours évanoui, et, quand il revint à lui, il se trouva dans l'île de la Roqueta sans savoir comment il y était arrivé. Le bruit des arbres, dont les cimes se choquaient au-dessus de sa tête sous l'effort de l'orage arrivé à son plus haut point de violence, le fracas du tonnerre, qui semblait ébranler l'île jusque dans ses fondements, tout cela à son réveil lui parut la plus douce mélodie qu'il eût jamais entendue. Avant d'appeler Costal, qu'il reconnut dormant près de lui, il examina ce qui l'entourait. Disséminés par petits groupes, les gens de l'expédition, leurs armes à la main, étaient debout et silencieux comme dans une embuscade.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il à Costal en le secouant.

— Dans l'île de la Roqueta, parbleu ! répondit l'Indien.

— Comment avons-nous pu y parvenir ?

— De la manière la plus simple. Qui pourrait croire que soixante hommes vont s'aventurer sur la mer par un temps semblable ? Personne, assurément. Aussi nul d'entre les Espagnols de l'île n'a songé à nous, et nous avons débarqué sans obstacle.

— Qu'attend le mariscal pour attaquer ?

— Que nous sachions où nous sommes et où est l'ennemi. La

nuit est noire comme la gueule d'un canon, et le ciel et la mer sont en fureur.

L'orage, du reste, faisait la sécurité des Mexicains jusqu'au jour ; car, ignorants comme ils l'étaient des localités et de la force de la garnison espagnole, une attaque imprévue dirigée contre eux leur eût été funeste. Grâce à la tempête, on ne soupçonnait pas leur présence.

Il était environ quatre heures du matin lorsque Costal donnait ces détails au capitaine. L'orage continuait à gronder, et la mer, qui brisait avec violence contre la grève, menaçait de rompre les câbles des embarcations, seul espoir de salut en cas de défaite. Don Cornelio jetait des regards effrayés sur cet océan qui avait manqué de l'engloutir quelques heures auparavant. Il vit un homme descendre vers le rivage, et pensa qu'il y allait avec l'intention de resserrer les nœuds des câbles. En effet, l'homme se baissa ; mais, au bout d'une minute, Lantejas crut entendre le grincement de la lame d'un couteau sur un objet qu'on cherchait à couper.

— Que fait-il donc ? dit-il à Costal en lui montrant l'homme occupé à sa mystérieuse besogne.

— Il coupe les câbles, parbleu ! répondit l'Indien ; et, s'élançant tout de suite vers lui, suivi du capitaine, il reconnut, au pâle reflet de l'écume blanchâtre des vagues, le mariscal lui-même, don Hermenegildo Galeana.

— Ah ! c'est vous, capitaine, dit Galeana ; venez donc m'aider à trancher ces câbles, qui sont durs comme des chaînes de fer.

— Trancher ces câbles ! et si nous sommes contraints de battre en retraite devant des forces trop supérieures ?

— C'est précisément ce que je veux éviter, répondit Galeana en souriant. On se bat mal quand on peut se sauver, et je veux que nos hommes se battent bien.

Il n'y avait rien à répliquer à l'ordre du chevaleresque mariscal, et tous trois eurent bientôt défait ou tranché les nœuds des câbles.

— C'est bien, reprit Galeana ; nous n'avons plus maintenant qu'à retirer des embarcations les fusées de signaux.

Ils obéirent et larguèrent les amarres, et les vagues en se retirant eurent bientôt emporté les trois baleinières.

— Allez dormir jusqu'au moment où je vous ferai réveiller, dit Galeana ; vous avez besoin de sommeil, capitaine. Pendant ce temps, Costal ira pousser une reconnaissance dans l'île pour savoir où est l'ennemi. Il faut qu'aux premiers rayons du soleil l'île et la goëlette soient à nous.

Le mariscal, en disant ces mots, rejeta sur sa figure le pan de

son manteau et s'éloigna. Costal et le capitaine reprirent leur place sans se communiquer leurs réflexions, et, quand l'Indien eut achevé de se dépouiller du peu de vêtements qu'il avait conservés, il s'éloigna à son tour en se glissant à travers les mangliers du rivage, comme le jaguar quand il s'avance dans les roseaux pour surprendre l'alligator sur le bord des lagunes.

Quant à don Cornelio, il resta sans pouvoir dormir. Bien qu'un peu blasé sur le danger des batailles par une habitude de plus d'un an, l'obligation où Galeana avait mis ses soldats de vaincre ou de mourir le tenait éveillé. Son temps se passait à réfléchir sur les bizarreries de la destinée qui l'avait jeté malgré lui au milieu de la carrière périlleuse du soldat. Il ne formait plus qu'un vœu : c'était celui de voir prendre le plus tôt possible cette forteresse d'Acapulco, de laquelle Morelos lui avait promis de signer son congé. Au bout d'une heure environ, Costal était de retour et lui fit connaître en substance le résultat de son exploration, dont il allait communiquer les détails à Galeana.

Suivant le rapport de l'Indien, la garnison espagnole, qu'il supposait être d'environ deux cents hommes, était retranchée dans une espèce de fortin de terre à la pointe méridionale de l'île, à une portée de canon du camp mexicain. Deux pièces de campagne la défendaient, et, dans une petite anse, la goëlette dont le feu avait brisé l'avant du canot était à l'ancre, à quelque distance du fortin.

Galeana savait maintenant où était l'ennemi ; il connaissait sa force et ses moyens de défense. Le crépuscule commençait à paraître. Don Hermenegildo fit silencieusement former les rangs à sa troupe, et, montant sur une petite éminence qui se trouvait tout près, il se fit apporter les fusées de signaux.

— *Muchachos*, dit-il alors à demi-voix, un point que nous attaquons est toujours pris ; nous sommes au moment de charger l'ennemi, nous avons les pieds dans l'île. Nous pouvons donc annoncer au général en chef, sans crainte de le tromper, que l'île est prise et que l'ennemi est en déroute.

Sans attendre une réponse, le mariscal approcha son cigare allumé de la première fusée qu'on lui présenta. La fusée s'éleva en sifflant et décrivit sur le ciel sombre une ellipse d'un rouge vif ; une seconde lui succéda en traçant une courbe blanchâtre ; une troisième s'élança en laissant après elle une longue traînée d'un vert éblouissant.

— Rouge, blanc et vert, c'est le drapeau mexicain, reprit Galeana ; c'est le signal convenu avec notre bien-aimé général pour lui annoncer la prise de l'île. On sait à présent la nouvelle au camp, et nous ne pourrions plus la démentir. En avant !

Galeana s'élança aussitôt, et d'un seul bond se mit à la tête de ses gens, qui s'élançèrent à leur tour au pas de charge, guidés par Costal. Comme ils approchaient du petit fort qui abritait la garnison espagnole, un cri de détresse parvint jusqu'à eux. Ils ne furent pas longtemps sans en connaître la cause. A travers une échappée d'arbres, la goëlette se montra couronnée de monde, roulant et tanguant sous la lame à peu de distance des rochers, et ses matelots cherchaient en vain à la préserver d'un naufrage inévitable. Ses câbles étaient rompus et le vent d'orage la poussait sur un lit de rochers aigus.

— Moi qui comptais sur cette goëlette, s'écria Galeana ; nous n'en aurons que les débris.

Ce désastre, bientôt connu dans le camp espagnol, y jeta la confusion ; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre, qui fut suivi de hurlements forcenés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goëlette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble. Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance, et après un court combat corps à corps, une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait-il d'être tiré, que la goëlette, touchant violemment sur les rochers, s'inclina comme un cheval éventré par un taureau, et ses flancs s'ouvrirent. Les vainqueurs n'eurent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de *la Guadalupe* (c'est ainsi que s'appelait la goëlette), à mesure qu'ils échappaient au naufrage.

Le soleil vint bientôt jeter quelques pâles rayons à travers les nuages gonflés qui semblaient flotter sur l'océan ; mais l'orage ne s'apaisa pas tout à fait à la naissance du jour.

Au moment où le dernier des hommes de la goëlette touchait le rivage de l'île, le fort signala une voile, puis bientôt, de la plage même, on put apercevoir au loin entre deux lames un navire fuyant à sec avec la rapidité de l'éclair.

L'ouragan semblait le pousser contre la terre, et il arriva bientôt à une distance assez rapprochée pour que, de la grève, on distinguât l'équipage et les officiers sur le pont.

Costal, Clara et le capitaine don Cornelio observaient comme les autres les manœuvres du brick, quand les yeux perçants de l'Indien se dirigèrent avec plus d'attention sur un officier appuyé sur la lisse du navire avec un air de mélancolie profonde.

Se taille haute et élégante annonçait la vigueur. Sa chevelure

noire flottait au gré de la brise sur sa tête découverte, et il semblait peu préoccupé du danger que courait le navire.

— Reconnaissez-vous cet officier ? demanda Costal en le désignant du doigt à don Cornelio et à Clara.

— Je ne puis distinguer ses traits, répondit Lantejas.

— C'est celui que nous avons connu tous trois jadis capitaine des dragons de la reine ; aujourd'hui c'est le colonel Tres Villas.

— Celui qui, à la bataille de Galderon, a failli s'emparer du généralissime Hidalgo ? dit un soldat.

— Lui-même, répondit Costal.

— L'officier qui a cloué la tête d'Antonio Valdès à la porte de son hacienda ? ajouta un volontaire de la province de Oajaca.

— Lui-même, répliqua l'Indien.

— Est-ce lui encore qui s'est emparé de la ville d'Aguas Calientes et a fait couper la chevelure de quatre cents femmes prisonnières ? demanda un troisième.

— On dit qu'il avait ses raisons pour cela, repartit Costal.

— Eh bien ! s'il échoue ici, son affaire est claire.

Mais, au moment où le soldat finissait, un petit foc s'éleva sur le beaupré du brick, une voile glissa le long d'un des étais, et le navire, obéissant en même temps au gouvernail, ne tarda pas à virer de bord et à se perdre dans le lointain.

Costal ne s'était pas trompé. L'officier passager était bien don Rafael Tres Villas, qui, après un an d'absence, allait porter sur les bords du golfe de Tehuantepec une incurable mélancolie.

CHAPITRE V.

L'HOMME AU CABAN.

Pendant qu'échappant à la fois au double danger de sa brise sur l'île de la Roqueta ou d'y tomber entre les mains de l'ennemi, le brick espagnol emportait don Rafael dans la province de Oajaca, où nous tarderons pas à le retrouver, le vent apportait le bruit d'une canonnade incessante mêlée aux sifflements de l'ouragan.

Ces détonations semblaient partir du fort, du moins autant que en pouvait juger au milieu de la brume qui le couvrait.

Les groupes d'insurgés formés sur le bord de la mer cherchaient en vain à en deviner la cause.

Nous le dirons en un peu de mots.

Les vedettes postées sur la plage par ordre de Morelos, après le

départ du mariscal et des baleinières, avaient aperçu les fusées de signaux tirées par don Hermenegildo pour annoncer la prise de l'île de la Roqueta, bien que, comme on se le rappelle, elle ne fût pas encore complètement conquise.

D'après ce qui avait été convenu entre le général en chef et le mariscal, Morelos avait dirigé contre Acapulco une si brusque attaque, qu'il s'en était emparé presque sans coup férir.

Quoique le fort tint toujours, la possession de l'île de la Roqueta rendait moins illusoire la conquête d'une ville ouverte comme celle qu'on venait de prendre. De l'île, en effet, soit que la goëlette convoitée par Galeana lui eût échappé ou non, il était possible, sinon facile, d'intercepter les navires chargés de vivres pour le fort.

Maître d'Acapulco, Morelos s'était rappelé le *curé de Caracuaro*, dérisoirement chargé de conquérir une riche province qui aujourd'hui appartenait presque tout entière au *général Morelos*. Il s'était rappelé ses humbles débuts et sa puissance actuelle. Alors, dans un élan de reconnaissance pour le Dieu des armées dont il avait été jadis le plus modeste des serviteurs, il résolut de dire une messe.

C'était sur la ville, sur la cathédrale elle-même que le fort faisait pleuvoir une grêle de boulets ; là, sous les voûtes du temple, par une de ces singularités de la guerre de l'indépendance, dont les premiers généraux furent des prêtres, Morelos, venait de déposer l'uniforme pour revêtir l'étole.

Les batteries des insurgés répondaient au feu de la citadelle, et c'était au milieu de l'épouvantable fracas de l'artillerie que Morelos, redevenu prêtre, célébrait encore une fois l'office divin.

La cause de ces détonations n'avait pas tout à fait échappé à Galeana.

— Enfants ! dit-il en s'approchant des groupes formés sur le rivage, nous sommes maîtres de l'île ; notre bien-aimé général l'a su par nos signaux, et à son tour il attaque Acapulco. Dans deux heures, le ville sera prise, si elle ne l'est déjà ; ses canons chantent le *Te Deum*. Vive Morelos !

— Vive Morelos ! répétèrent les insurgés en chœur.

— Eh ! seigneur Lantejas, dit Costal en se frottant les mains, ne vous semble-t-il point que je viens de faire un bon pas vers le traître Gago ?

Les embarcations de la goëlette, dont une put être sauvée, et celles qui avaient transporté la garnison espagnole de la côte dans l'île, remplaçaient complètement les baleinières sacrifiées par le mariscal, et les surpassaient en solidité.

Quand, au bout du second jour, l'orage eut cessé, la mer recouvra son calme habituel. Ces embarcations servirent alors à établir les

communications entre le camp de Morelos et la Roqueta, et à expédier au général en chef, sous bonne escorte envoyée par lui, ceux des prisonniers qui ne voulurent pas embrasser la cause mexicaine ; ce fut le grand nombre. Du reste, l'occupation de la petite île demeura confiée à ceux qui l'avaient conquise.

Parmi les transfuges européens qui avaient grossi les rangs des insurgés, il y en avait un qu'il était facile de reconnaître pour Galicien à son rude accent montagnard. C'était par conséquent un compatriote de Pépé Gago, qu'il connaissait d'autant mieux, qu'avant d'être envoyé tenir garnison à la Roqueta, il faisait partie avec lui de celle de la citadelle d'Acapulco. Costal n'avait pas tardé à se lier avec le Galicien et à obtenir de lui, sur le sergent d'artillerie, des renseignements dont il espérait faire son profit plus tard.

Ce n'étaient pas toutefois les seuls services que l'Indien attendait des nouvelles recrues. Il pensait à utiliser la connaissance qu'il leur supposait des signaux espagnols convenus avec les navires chargés du ravitaillement du fort, et à en attirer pour le moins un ou deux dans l'île afin de s'en emparer.

Trois jours après la prise de l'île, Costal fut encore le premier à signaler une voile qui faisait route de San-Blas pour Acapulco. Comme ce ne pouvait être qu'un navire espagnol, on s'empressa de hisser le pavillon d'Espagne au sommet du fortin, et le navire en vue arbora bientôt en effet un pavillon. Ce fut avec une joie bien vive que la garnison vit le brick s'approcher et grossir jusqu'à ce que l'on pût lire dans une de ses évolutions de grandes lettres blanches peintes sur son arrière.

C'était le *San-Carlos*, et les Espagnols transfuges le reconnurent pour être l'un des bâtiments dont on attendait l'arrivée dans la forteresse avec d'autant plus d'anxiété, qu'il était chargé de vivres et de munitions. Les insurgés avaient amplement de ces dernières, et étaient sur le point de manquer des premières.

Le navire s'approchait en apparence sans défiance aucune ; mais le capitaine était un vieux loup de mer qui savait que le sort des armes est variable, et qu'en guerre, si les places ne changent pas de position, elles peuvent souvent changer du moins d'occupants.

Lors donc que tous se félicitaient dans l'île d'une capture prochaine, le *San-Carlos*, mit brusquement en panne, et on le vit hisser à côté de la bannière espagnole un second pavillon bleu de ciel avec trois étoiles d'or. Cela fait, on parut attendre à bord que l'on fit de l'île le signal correspondant.

Ce mystérieux signal du brick était de l'hébreu pour les insurgés, et malheureusement leurs nouveaux soldats ne le comprenaient pas davantage. Leur seule ressource fut de hisser à leur tour un

second pavillon espagnol a côté du premier ; ils en eussent eu dix, qu'ils les auraient tous fait flotter à la pointe du mât de signaux, tant ils avaient à cœur de prouver qu'ils étaient bien véritablement Espagnols ; mais ils n'en avaient que deux. Cependant, à force de chercher, on trouva, dans un coin du fortin, un débris d'étamine rouge avec un lambeau de ce qui avait dû être jadis un soleil d'or, et qui parut merveilleusement correspondre aux étoiles du *San-Carlos*

Avant toutefois de risquer une réponse faite au hasard, Galeana crut prudent de faire avancer sur la grève le Galicien dont il a été question. Celui-ci obéit, et, faisant de ses deux mains un porte-voix, cria avec l'énergie de son rude accent montagnard :

— Le commandant de l'île fait dire au capitaine du brick qu'il serait heureux de le voir venir à terre pour lui confier un message de la plus haute importance.

Le capitaine du brick se montra sur le pont. C'était un marin à tête grise et à l'air circonspect ; son porte-voix envoya en grondant la réponse suivante :

— Je désirerais d'abord deux choses : la première que le seigneur commandant me fit l'honneur de me répéter son invitation lui-même ; la seconde, qu'il voulût bien répondre à mon signal autrement qu'en arborant un second pavillon national.

Le Galicien passa la main dans son épaisse chevelure.

— Seigneur capitaine, dit-il, dans ces temps de trouble on ne saurait se montrer trop bon patriote.

— C'est vrai, reprit le capitaine.

— Le commandant de l'île serait heureux de vous souhaiter la bienvenue, reprit le Galicien ; mais, à la suite d'une indisposition fort grave, les médecins lui défendent le grand air et le soleil. Quant aux signaux, bien que le tonnerre soit tombé pendant le dernier orage sur la caisse où ils étaient enfermés, et qu'il ne nous reste plus que les débris d'un seul...

— Vous voudrez bien faire mes compliments de condoléance au commandant, reprit le capitaine du brick d'un ton railleur, et, s'il avait des commissions pour don Pedro Velez, je m'en chargerais volontiers.

— Attendez donc ; le pavillon qui nous reste est précisément le bon, et vous ne l'aurez pas plutôt vu flotter que tout le malentendu cessera entre nous. Tentons la chance, ajouta-t-il à demi-voix, s'adressant à ses compagnons.

En achevant cette réponse d'un air d'assurance parfaite, le Galicien cria d'une voix de stentor de hisser le pavillon au soleil

d'or, et peu de secondes après, le drapeau mutilé flottait à côté des deux bannières espagnoles.

Le capitaine du *San-Carlos* braqua sa longue-vue sur le haillon d'étamine bleue et jaune qui se déployait sous la brise avec tout l'orgueil d'un mandiant castillan, et tous attendirent avec anxiété le résultat de son examen. Le Galicien ne s'était pas trompé en assurant que tout malentendu se dissiperait à l'aspect de son signal : car, ainsi que les étoiles disparaissent devant le soleil, le pavillon étoilé fut brusquement amené ; puis, pour prouver qu'en effet le capitaine ne conservait plus aucun doute, le brick tourna le flanc et lâcha sur l'île une bordée de boulets, dont l'un coupa en deux le malheureux Galicien.

Un cri unanime de désappointement et de vengeance, poussé par tous les hommes, répondit à ce brutal procédé du capitaine espagnol, qui leur échappait, et la voix de Galeana domina le tumulte en criant :

—A l'abordage !

Joignant l'action à la parole, don Hermenegildo sauta dans l'une des barques amarrées au rivage, et toutes furent en un instant remplies de soldats animés de l'esprit du chasseur affamé qui voit sa proie lui échapper.

Costal, en compagnie de son fidèle Clara, s'était tout de suite jeté dans la yole du mariscal. C'était une embarcation longue, étroite et légère, dont l'Indien avait pu déjà reconnaître la marche supérieure et la solidité. Lantejas voulut, mais vainement, prendre place à côté de ses compagnons d'habitude ; la yole était déjà trop chargée, et il fut obligé de se mettre dans la première embarcation qui se présenta.

Cette manœuvre ne s'était pas accomplie sans quelque lenteur occasionnée par la précipitation même, de sorte que déjà le brick espagnol, ses voiles gonflées par une bonne brise, était à quelque distance quand le signal du départ fut donné.

Don Cornelio ne se voyait pas sans une vive répugnance exposé encore une fois sur l'élément dangereux qui avait manqué de lui être si fatal, et de plus un combat naval était complètement en dehors de ses habitudes ; cependant l'enthousiasme général le gagna, et il se laissa aller avec quelque plaisir à contempler le spectacle que présentait la petite flottille.

Le soleil presque à son déclin, commençait à teindre de pourpre et d'or le vaste bassin sur lequel volaient à l'envi l'une de l'autre, six embarcations chargées de soixante hommes brûlants du désir de se venger.

Devant elles le *San-Carlos* poursuivait sa marche rapide. Les

rayons obliques du soleil se réfléchissaient en lames de feu sur le cuivre de son doublage, tandis que ses mâts étaient couverts d'un nuage de voiles blanches. On eût dit un cygne aux pieds rouges et au plumage de neige, fendant l'eau des lagunes. Des hourras partaient de toutes les barques, comme ceux que font entendre les chasseurs qui suivent le daim de la plaine. La quille des embarcations jetait, en sillonnant la mer, des réseaux d'écume sur sa surface d'azur ; c'était à qui arriverait le premier pour s'accrocher au flanc du brick espagnol. Les uns recourbaient leurs baïonnettes pour les transformer en grappins d'abordage ; les autres, c'étaient les costenos de Galeana, qui ne savaient jamais se séparer de leurs lazos, les faisaient tourner au-dessus de leur tête, prêts à les lancer dans les cordages pour grimper à bord.

Pendant la distance qui séparait les insurgés du *San-Carlos* diminuait petit à petit. Il venait de lâcher une bordée contre les barques ; mais ses canons, moins bien dirigés que la première fois, n'avaient lancé que des boulets inoffensifs, qui, sifflant au-dessus des têtes des Mexicains, avaient été se perdre dans l'eau. Obligé de présenter le flanc pour décharger son artillerie, cette manœuvre, en suspendant sa marche pour quelques instants, avait fait gagner du terrain aux barques. D'innombrables coups de sifflets et d'outrageuses moqueries accueillirent, avec une dédaigneuse ironie, l'inutile décharge du brick.

Déjà les bastions du fort commençaient à paraître dans le lointain, lorsque, de l'embarcation du mariscal, qui se trouvait en avant de toutes les autres, Costal poussa un cri et signala un incident imprévu qui bientôt fut à la connaissance de tout le monde.

Pendant que le *San-Carlos* fuyait ou pour mieux dire tâchait d'arriver le plus promptement possible au but de sa course, les hauteurs du château s'étaient couronnées de spectateurs ; au loin, la plage voisine du camp de Morelos s'étaient également couverte de soldats, qui, faute de moyens de transport, ne pouvaient faire que des vœux pour leurs camarades. Tout à coup six canots espagnols parurent et doublèrent la pointe du fort, se dirigeant vers le brick pour lui porter secours.

C'était l'apparition de ces barques ennemies qu'annonçait le cri de Costal ; la lutte qui allait s'engager était le spectacle auquel venaient assister les soldats de la citadelle et ceux de Morelos. A l'aspect du renfort inattendu que recevait le brick, toutes les barques mexicaines, sur un signal du mariscal, s'empressèrent de rallier la yole qui le portait, pour recevoir ses ordres.

De légères embarcations sans artillerie attaquant un navire de guerre sous voiles, par qui elles pouvaient facilement être coulées

à fond, c'était une entreprise déjà bien téméraire. Les auxiliaires qui venaient à l'aide du brick rendaient l'entreprise plus téméraire encore.

On tint néanmoins conseil aussi rapidement que le permettaient les circonstances.

—Capitaine Lantejas, quel est votre avis ? demanda le mariscal.

—Si la témérité est souvent une cause de victoire, répondit le capitaine avec quelque hésitation.....

—Bien ! votre avis est d'attaquer, je le sais, s'écria Galeana en interrompant don Cornelio, qui, n'osant pas démentir le mariscal, fit un signe de tête affirmatif. Et vous, don Amador ? demanda-t-il à un second officier.

—Je suis d'avis que la plus vulgaire prudence conseille la retraite, répondit don Amador.

Galeana fronça le sourcil.

—Votre avis, capitaine Salas ? reprit-il.

—Battre en retraite, s'écria Salas, c'est-à-dire fuir ! Que penserait notre général, qui s'étonne sans doute que nous délibérions quand des hommes de cœur ne sauraient qu'agir ? Attaquons.

De nombreux vivats accueillirent les paroles de Salas.

—Mon avis compte pour deux, dit le mariscal. Attaquons donc ; nous sommes quatre sur six. En avant, et vive Morelos !

Le mariscal tranchait souvent avec aussi peu de cérémonie les questions de ce genre, et personne ne songea à protester contre sa décision. Les barques ennemies s'avançaient d'ailleurs si rapidement, que leur réunion au brick rendait désormais le combat inévitable, en supposant même que les Mexicains eussent eu l'idée de le fuir.

—Attention, messieurs ! s'écria Galeana ; présentez la proue, et dispersons-nous. Le brick s'apprête à nous lancer une volée de boulets de canons.

Le *San-Carlos* présentait le flanc ; un nuage de fumée s'élança des ses sabords, une forte détonation se fit entendre, et les boulets sillonnèrent l'eau en sifflant. Tout à coup don Cornelio poussa un cri.

—Vous êtes blessé, Lantejas ? cria Galeano.

Avant que don Cornelio eût le temps de répondre, un coup d'œil du mariscal lui fit voir que l'ex-étudiant était sain et sauf.

Un corps mutilé s'affaissait à côté de lui ; c'était celui du capitaine Salas, dont un boulet venait d'emporter la tête. Don Cornelio ne faisait qu'essuyer le sang qui avait rejailli sur lui.

—Capitaine du diable ! dit le mariscal en désignant le *San-Carlos*. Mes amis, vengeons le brave Salas. En avant !

La yole qui portait le mariscal, l'Indien zapothèque et le nègre, s'élança en tête des autres embarcations au milieu d'un cri universel de douleur pour un officier que sa bravoure faisait aimer, et qui portait la peine de la témérité qu'il avait conseillé. La fatale décharge du brick espagnol, qui avait repris sa route, ne fit qu'animer les insurgés. Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et les barques, rangées sur la même ligne, luttèrent à qui arriverait la première, comme dans une joute sur un lac.

Quoique le capitaine Lantejas n'eût pas l'humeur guerrière, l'enthousiasme général l'avait gagné, nous l'avons déjà dit. Animé par l'idée qu'il allait combattre sous les yeux de la foule nombreuse et amie qui se pressait sur la plage, excité par les fanfares qu'envoyaient à l'écho les cors et les trompettes du rivage et du fort, une noble émulation s'empara de lui, et, pour la première et seule fois de sa vie, il conçut l'âpre et sauvage volupté du soldat qui ne se plaît qu'au sein du carnage. C'était aussi au bruit de ces fanfares et au milieu de clameurs guerrières que les barques mexicaines bondissaient sur l'eau. Elles poursuivaient leur course rapide, lorsqu'on vit les six barques espagnoles se placer sur une seule ligne le long du brick, comme pour le protéger contre l'attaque de ses ennemies.

Tout à coup de la yole amirale (nous appelons ainsi celle que montait le mariscal), les cris de : "l'homme à la *bayeta* !" attirèrent l'attention de don Cornelio sur la barque où se trouvait l'homme ainsi désigné. Mais le caban bleu foncé dont il était couvert empêchait qu'on put distinguer ses traits.

Ce mystérieux combattant devint aussitôt l'objet des suppositions les plus absurdes. Les uns prétendaient que les précautions qu'il prenait pour cacher sa figure étaient une pénitence infligée par son confesseur ; les autres soutenaient que c'était un personnage distingué de la cour de Madrid, et quelques-uns allaient jusqu'à soupçonner que c'était le roi d'Espagne lui-même.

Quoiqu'il en fût, la yole de Galeana quitta brusquement la ligne pour s'avancer en diagonale vers la barque où apparaissait l'homme à la *bayeta*, comme si, en réalité, c'eût été un ennemi de plus d'importance que les autres. Ce fut le signal de l'attaque.

De nouvelles fanfares du fort et de la plage saluèrent le disque rouge du soleil qui disparaissait dans la mer, dont les yeux prirent tout d'un coup une teinte livide. Le fracas d'une vive fusillade couvrit bientôt le bruit de la musique guerrière, et, sous un dais

1. Espèce de caban d'un usage universel sur les côtes des deux océans mexicains.

de fumée blanche, au milieu des cris de ceux que la mousquetade rejetait blessés ou sans vie au fond des canots, les embarcations s'élançèrent l'une contre l'autre et les combattants se prirent corps à corps. Le combat fut court mais acharné.

Pour la première fois, on vit des *costenos* se servir de leur inévitable lazo dans une affaire navale, et, si les insurgés en eussent compté parmi eux un plus grand nombre, tout l'avantage eût été de leur côté ; car, avant que la barque que montait Cornelio eût touché la barque contraire, trois ennemis avaient été précipités dans la mer.

De part et d'autre, chaque homme, étreignant son ennemi, ne combattait plus qu'à l'arme blanche, qui faisait une silencieuse et terrible besogne. Tout à coup, des cris partis de la foule qui garnissait le sommet du fort, auxquels répondirent les cris des soldats de Morelos réunis sur la plage, annoncèrent un incident nouveau. La fureur au même instant fit place à l'étonnement ; comme par enchantement, le combat fut suspendu, les barques se décrochèrent les unes des autres et s'éloignèrent. C'était une trêve tacite. Haletants de fatigue, les combattants se reposèrent, et, autant que le permettait un reste de la clarté du jour, purent reconnaître le sujet des cris qui les avaient séparés.

Embossé sous les murailles de la forteresse, le brick espagnol, ayant mis en panne, hissait de son bord le dernier sac de farine dont il venait d'approvisionner les assiégés. Pendant que les insurgés versaient inutilement leur sang, et que leurs ennemis du moins combattaient pour se procurer les moyens de pourvoir à leur nourriture, le *San-Carlos* avait tranquillement opéré son déchargement, et les Mexicains eurent le désappointement de le voir s'éloigner à toutes voiles et bientôt disparaître au milieu de la brume du soir.

Cependant, des six barques qui composaient la flottille, une seule n'avait pas cessé le combat : c'était la yole amirale. Cette embarcation portait Galeana et Costal, compagnons de Lantejas, et qui lui étaient chers à plus d'un titre ; l'Indien surtout, son sauveur d'habitude. Légèrement blessé à la tête, don Cornelio ne pensait qu'à sa blessure, et ses regards suivaient avec anxiété la barque du mariscal.

L'obscurité n'était pas encore assez épaisse pour l'empêcher de distinguer pleins de vie Galeana, Costal et le nègre à la poursuite de leur ennemi, qui fuyait de toute la vitesse de ses rames. Lantejas reconnut parfaitement aussi l'homme au caban.

Au même moment, les cinq barques espagnoles, dont les hommes avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé (le ravitaillement du

fort), firent également force de rames pour s'éloigner. Des huées accompagnèrent les fuyards, et plusieurs voulaient les poursuivre ; mais la mort du capitaine Salas laissait le commandement à Lantejas en l'absence du mariscal, et il donna l'ordre de marcher au secours de ce dernier.

L'ardeur des rameurs à voler à l'aide de leur général les rapprocha promptement de sa yole. Galeana venait d'atteindre et d'aborder la barque ennemie, et don Cornelio put être témoin d'une courte et sanglante lutte. Il vit don Hermenegildo abattant, selon son habitude, tout ennemi qu'il touchait ; il vit aussi Costal un instant enlacé avec l'homme au caban, puis ce dernier s'élancer à la mer et gagner le rivage. Costal, saisi alors par les rameurs, eut à lutter en désespéré contre eux, et Lantejas le vit, parvenant enfin à se dégager de leur étreinte, bondir dans l'eau comme un furieux à la poursuite du mystérieux personnage.

— Ah ! s'écria l'un des insurgés, ce païen de Costal tient à savoir qui est l'homme à la *bayeta*.

— Il veut la rançon du roi d'Espagne, dit un autre.

Les Mexicains n'étaient plus qu'à une courte distance de Galeana, quand ils l'aperçurent sautant avec les siens dans le canot ennemi, et, au moment où ils l'accostaient, le dernier Espagnol tombait poignardé dans la mer. Le mariscal regagna sa yole, poussa d'un pied dédaigneux la barque vide et la laissa flotter à l'aventure.

— Et Costal ! s'écria don Cornelio, où est-il ?

— Ah ! c'est vous, capitaine ? répliqua le mariscal lorsque l'enlèvement du combat lui permit de reconnaître Lantejas. Eh bien ! Costal est en chasse ; il est semblable à ces limiers mal dressés que leur ardeur emporte toujours. Voyez-le !

Comme Galeana parlait encore, on put vaguement distinguer une ombre confuse prenant pied sur la plage, puis une autre forme aussi indéfinie s'élever sur la grève et s'élancer après la première.

CHAPITRE VI.

LE PONT D'HORNOS.

L'ardeur avec laquelle l'Indien se mettait à la poursuite de l'homme au caban semblait justifier les suppositions que les insurgés s'étaient plu à faire sur ce mystérieux personnage.

— L'avez-vous vu de près ? demandait-on de tous côtés à ceux qui avaient accompagné le mariscal.

— Un instant son capuchon s'est rabattu sur ses épaules, répondit un des soldats ; mais il l'a si promptement relevé, qu'à peine a-t-on pu distinguer ses traits.

— Quelle figure a-t-il ?

— Une figure comme tout le monde.

— Et Costal, qui le poursuit, ne vous a pas dit ce qu'il pensait de l'homme à la *bayeta* ? reprit un autre soldat.

— Non ; mais ses yeux ont brillé d'une joie qui me fait croire que c'est un prince du sang de la famille royale.

— Ce païen de Costal gagnera une belle rançon, ajouta un troisième.

Seuls, parmi tous, Galeana et le capitaine Lantejas ne partageaient pas cette curiosité. Le premier interrompit les conversations particulières en donnant l'ordre de regagner l'île, et le second se préoccupait exclusivement du risque que pouvait courir l'Indien sur la côte, où les royalistes étaient encore maîtres, grâce au fort, et ne songeait guère à demander qui pouvait être l'homme au caban. Les yeux fixés sur le rivage, il suivait les évolutions d'une troisième ombre, plus noire que les deux premières.

Si Clara n'était ni mort, ni blessé, c'était lui sans doute.

— Quelqu'un peut-il me donner des nouvelles de Clara ? s'écria le capitaine ; est-il mort ?

— Pas même blessé, répondit-on ; il était tout à l'heure encore avec nous.

C'était bien, en effet, le nègre, qui, avec le dévouement silencieux et sans bornes du chien pour son maître, s'était élancé, sans dire un mot, à la suite de l'homme qu'il avait choisi pour frère d'armes. Don Cornelio n'avait pas besoin que l'exemple du noir lui traçât la conduite qu'il avait à tenir.

— Je ne saurais, dit-il au mariscal, passer toute une nuit dans l'incertitude sur le sort de Costal. Si vous le trouvez bon je prendrai deux hommes avec moi, je monterai dans cette barque vide et je gagnerai la plage. Peut-être le pauvre diable attend-il ma venue, comme j'attendais la sienne il y a trois nuits.

Le mariscal, avec sa bonté accoutumée, accorda au capitaine la permission qu'il sollicitait, et l'on eut bientôt rattrapé la barque espagnole, qui déjà flottait en dérive à quelque distance.

— Soyez prudent, Lantejas, dit affectueusement le mariscal ; tâchez de ne pas vous éloigner de votre canot quand vous serez à terre ; j'ai cru remarquer quelques rôdeurs battant la campagne et les rochers.

— Je serai prudent, soyez tranquille, seigneur mariscal, répliqua don Cornelio.

En disant ces mots, il sauta dans la barque avec deux rameurs et fit pousser vers la plage.

Il va sans dire que depuis longtemps l'homme à la *bayeta*, l'Indien et le nègre avaient disparu dans l'ombre de la nuit. La grève était déserte et silencieuse quand le canot de Lantejas y aborda ; c'était au milieu d'une petite anse fermée des deux côtés par des rochers assez élevés, à l'endroit même où Costal avait pris pied.

Don Cornelio prêta l'oreille sans que le moindre bruit parvint jusqu'à lui ; puis, supposant cependant que Costal ne pouvait être bien éloigné, il l'appela de toutes ses forces.

Personne ne répondit à ses cris.

Deux longues heures se passèrent ainsi dans une vaine attente, pendant lesquelles il espérait, à chaque instant, voir revenir Costal de sa poursuite. Plein d'inquiétude alors sur le sort de l'Indien, il résolut de se mettre à sa recherche.

Don Cornelio mit deux pistolets à sa ceinture, et, son sabre à la main, il descendit sur la plage en recommandant à ses deux rameurs de se maintenir dans le canot à une dizaine de pas de la terre, et d'avoir l'œil au guet.

Les deux soldats le promirent, et l'officier s'éloigna avec précaution.

La lune n'était pas levée ; d'innombrables étoiles brillèrent au firmament. Leur clarté, toutefois, n'ôtait pas à la nuit son obscurité, qui permettait à don Cornelio de dissimuler sa présence. Il put néanmoins assez facilement, et malgré son inexpérience dans la science du *rastreador*¹, reconnaître les traces de ceux qu'il cherchait, tant qu'elles furent empreintes sur le sable. Mais lorsque le sol devint plus dur, il n'y vit plus aucun vestige. Il écouta alors attentivement, sans qu'aucune révélation arrivât à son oreille. Tout était muet autour de lui, à l'exception du bruit sourd de la mer.

Avant de s'engager dans un étroit chemin creux, par où il supposa que le fugitif avait dû chercher à s'échapper, Lantejas jeta un regard sur son canot. Indolemment couchés sur leur banc et la cigarette à la bouche, les deux gardiens se laissaient balancer par la houle comme dans un hamac. Il n'y avait donc rien de nouveau de ce côté, et le capitaine s'enfonça dans le sentier creux que laissaient entre elles les deux blanches falaises.

C'est bien le même chemin qu'avait suivi Costal en poursuivant l'homme au caban. Celui-ci s'était enfui avec la rapidité d'un Basque, et jamais le nègre ne fût parvenu à rejoindre l'Indien,

¹ Chercheur de traces.

lancé à toute course après lui, s'il ne l'eût entendu s'écrier plusieurs fois :

— Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! arrêtez-vous donc, lâche ! Ne suis-je pas seul comme vous ?

Ces cris avaient guidé Clara sur les pas de Costal, et cette course à perte d'haleine se soutenait, de part et d'autre, avec une égale ardeur, lorsque Costal s'était tout à coup arrêté.

Derrière un coude du sentier, l'homme à la *bayeta*, qui le précédait, venait de disparaître. Pendant qu'il essayait de deviner par où il avait pu passer, le nègre l'avait rejoint.

— Par les cornes du diable ! s'écria l'Indien, vous arrivez on ne peut plus à propos pour m'aider à retrouver une trace que j'ai perdue ; vite fouillez avec moi tous ces buissons ; vous ne sauriez croire quel prix j'attache à saisir cet homme.

— Est-ce qu'il sait le secret de quelque gîte d'or ou d'un banc de perles ? demanda Clara.

— Eh non ! pour Dieu ! venez donc...c'est...Tenez ! le voyez-vous, là-bas, sur une des berges du chemin creux ?

Le noir et l'Indien se remirent, cette fois à la poursuite du fugitif, en quittant le chemin pour se perdre bientôt tous trois dans la campagne. Comme on verra tout à l'heure le résultat de la chasse que donnaient les deux associés à l'homme au caban, nous en supprimerons les détails pour retourner auprès des deux hommes laissés à la garde du canot.

Tandis que le capitaine Lantejas s'avavançait dans le chemin creux avec toute la circonspection dont il avait promis d'user, et avec une lenteur qui ne devait pas lui permettre de rejoindre de sitôt ceux qu'il cherchait, ses deux rameurs étaient bien loin d'observer la consigne qu'il leur avait donnée.

Le sommeil les gagnait l'un et l'autre, car tous deux avaient passé sur pied la nuit précédente.

— Si nous dormions à tour de rôle ? dit le premier.

— J'aimerais mieux dormir en même temps, dit le second ; séparés de la terre par la distance où nous sommes, je ne vois pas trop quel risque nous pourrions courir, le capitaine en sera quitte pour nous éveiller.

Et, au lieu d'avoir l'œil au guet, comme il leur avait été enjoint, tous deux, avec un surprenant ensemble, s'endormirent profondément.

Ce sommeil intempestif fut cause qu'ils n'aperçurent ni l'un ni l'autre, deux hommes qui s'avavançaient avec précaution, le long des rochers, sur la grève, et les pieds presque baignés par la mer.

Ces deux individus ne portaient pas d'uniforme ; mais ils étaient

armés de fusils. Quant à leur présence, quelques cadavres, que la mer repoussait vers la terre, en justifiaient facilement la cause.

C'étaient de ces maraudeurs à la suite des armées, pour qui toute proie est bonne, qui pillent les vivants et dépouillent les morts. Ceux-ci appartenaient à l'armée royaliste, et, chassés d'Acapulco comme les loups d'un bois après une battue, n'osant demander asile dans le fort et craignant de tomber entre les mains des insurgés, la vue d'un canot les séduisait.

Les deux rameurs continuaient à dormir sur leur banc, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Les deux rôdeurs eurent une même idée : celle de s'emparer d'un canot si mal gardé, et de deux vivants de faire deux morts.

Leurs fusils se levèrent en même temps, et après avoir pris leurs points de mire aussi à l'aise qu'ils purent le désirer, ils firent feu à la fois. La double détonation n'éveilla pas les dormeurs : leur sommeil devait être éternel. Les deux coups avaient porté la mort.

Le capitaine Lantejas entendit seul l'explosion. Depuis une heure environ, il marchait au hasard, sans connaître les lieux qu'il parcourait, se demandant de quelle utilité il pouvait être pour le nègre et l'Indien qu'il continuât plus longtemps une recherche si obstinée.

Evidemment, il ne pouvait rien pour eux, au milieu de ces solitudes inconnues, et il résolut en conséquence de retourner sur ses pas. Il reprit la route qu'il venait de parcourir ; mais à peine commençait-il à marcher vers la mer, à la quelle il avait jusqu'alors tourné le dos, qu'il entendit retentir les deux coups de feu dans cette direction.

Au premier moment, il ne put se défendre de l'appréhension fort vive de quelque malheur ; il pensa ensuite que Costal et Clara, de retour sur la grève, avaient tiré deux coups de pistolet pour avertir de leur présence et demander un canot afin de regagner l'île de la Roqueta.

Cependant, en réfléchissant, il se dit que, si sa conjecture était vraie, l'Indien et le nègre avaient dû trouver les deux hommes à qui il avait confié le soin de son embarcation. Cette idée le frappa comme un éclair ; l'appréhension reprit le dessus dans son esprit, et, au lieu de marcher, il courut. Il résulta de là qu'il franchit en moins d'une demi-heure la distance qu'il venait de mettre près d'une heure à parcourir.

En arrivant au bout du sentier creux, ses regards embrassèrent avidement tout l'horizon devant lui : son canot avait disparu ; il s'avança et ne vit que la mer houleuse. Il crut s'être trompé de route ; mais l'aspect du chemin creux ouvert au milieu des falaises

lui rappelait parfaitement l'endroit de son débarquement. C'était bien le même, et le canot ne devait pas être éloigné. Enfin, un examen plus attentif lui fit découvrir une masse noire balancé au loin par la houle : don Cornelio espéra.

La marée, quoique presque insensible sur ces rivages, avait sans doute, en se retirant, emporté le canot au large, pendant le sommeil de ses deux gardiens.

Le capitaine appela à voix assez basse d'abord ; puis, ne recevant pas de réponse, il haussa la voix, mais inutilement. Le canot continuait à rouler d'un bord à l'autre, sans que rien indiquât qu'on l'y eût entendu. Il cria de toutes ses forces, ce fut en vain ; l'écho seul répéta ses cris. La masse noire continuait à osciller de droite et de gauche avec une monotonie lugubre.

Il écouta et n'entendit que le bruit de la mer qui clapotait en étendant sur la grève une légère frange d'écume ; les intermittences de profond silence et de soupirs plaintifs de chaque flot mourant sur le sable portaient dans l'âme du capitaine une terreur vague d'abord, mais qui bientôt se précisa d'une manière terrible.

Deux hommes parurent tout à coup dans le canot, qui semblait vide et abandonné, et quatre bras le frappèrent à la fois de l'aviron ; puis, au lieu de revenir vers le rivage, il s'en éloigna rapidement.

— Drôles ! s'écria don Cornelio, surpris et alarmé de la manœuvre incompréhensible qu'il voyait faire à ces deux hommes : c'est moi, le capitaine Lantejas !

Un éclat de rire moqueur répondit aux paroles du capitaine, et, presque en même temps, il vit avec horreur profonde s'avancer vers lui, portés par les flots, les cadavres de ceux qu'il croyait voir encore au loin faire force de rames pour gagner le large.

Les deux rôdeurs nocturnes avaient perdu quelques temps à dépouiller les cadavres gisants sur la grève et dans le canot, et ils avaient à peine achevé leur besogne quand l'aspect du capitaine les avait frappés d'effroi.

Tous deux s'étaient couchés au fond de la barque, ignorant si le personnage qui s'avancé était accompagné. Quand ils eurent acquis la certitude qu'il était seul, ils reprirent alors tranquillement leurs avirons pour s'éloigner, non sans avoir éprouvé la tentation de revenir attaquer don Cornelio.

Les appréhensions manifestées par le mariscal étaient évidemment bien fondées, et cependant il fallait, faute de pouvoir faire autrement, prendre la résolution de regagner, en tournant le fort, le camp de Morelos en dépit des rôdeurs.

Le capitaine avait déjà fait, l'avant-veille, un chemin à peu près semblable avec Costal, et, à tout prendre, il avait encore la chance

de le rencontrer. Il s'orienta de son mieux pour se retracer la position du *voladero de los Hornos*, et, son sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il s'engagea de nouveau et assez résolûment dans le chemin creux d'où il sortait.

— Pourquoi le nègre et l'Indien n'auraient-ils pas pris ce même parti ? se demandait-il en marchant. Cette réflexion, dont il aurait dû être frappé d'abord, le rassura sur le compte de celui à qui il devait au moins deux fois la vie et dissipa une de ses plus tristes appréhensions ; alors il chemina plus gaiement, quoique à l'aventure.

La lune se leva claire et brillante, et, si sa clarté exposait le capitaine à être vu, elle lui laissait aussi la faculté d'apercevoir les ennemis et les pas dangereux de ces montagnes. Il arriva en effet sans accident au sommet d'un plateau fort élevé, du haut duquel il aperçut autour de lui la mer, la ville, la silhouette noire du fort et les feux lointains du camp de Morelos.

Le capitaine, dès lors, put préciser d'une manière certaine la situation du pont qui lui servirait à franchir le précipice d'Hornos ; il continua à marcher avec une nouvelle ardeur vers le but qu'il désirait tant d'atteindre ; car, une fois sur le pont, il n'avait plus à parcourir qu'un chemin déjà connu.

Le plateau qu'il traversait était sillonné çà et là de ravins peu profonds ; quelques monticules s'y élevaient aussi de distance en distance. Le vent qui soufflait avec beaucoup de force, quoique la mer fût calme comme un lac, soulevait des tourbillons de poussière blanchâtre qui, joints aux inégalités du terrain, contribuaient à cacher le pont et le *voladero*. Don Cornelio marchait avec quelque précaution, lorsque, en doublant la dernière de ces petites collines, il aperçut dans le lointain, au clair de la lune, les poutres et la maçonnerie qui servaient à traverser le précipice ; à l'instant même il se blottit précipitamment derrière un buisson, car il venait de distinguer une forme humaine qui se dessinait sur le pont d'Hornos.

Vivement contrarié d'échouer ainsi au port, le capitaine tâcha, à travers les tiges des buissons, de se rendre compte du nombre des hommes qui interceptaient son chemin. Il n'y en avait qu'un seul, bien qu'il lui parût d'une taille gigantesque, sa tête atteignant le haut du poteau au sommet duquel Costal avait suspendu son falot pour avertir le sergent d'artillerie Pépé Gago. Il ne put s'empêcher de sourire un instant de sa méprise ; il était évident que ce personnage s'était hissé à cette hauteur pour dominer plus au loin la plaine au-dessous de lui. Puis bientôt le capitaine reconnut à n'en plus douter, et à son extrême surprise, celui qu'avait poursuivi Costal avec tant d'acharnement et de témérité, en un mot l'homme

au caban. C'était bien sa *bayeta* de couleur foncée et rabattue sur son visage. Il était absorbé sans doute dans quelque contemplation bien profonde ; car, depuis près d'une demi-heure que, livré aux plus tristes conjectures sur le sort de Costal, don Cornelio guettait le départ du mystérieux personnage, il n'avait pas changé de position. Son manteau seulement, gonflé par le vent, vint tout à coup à s'entr'ouvrir, et le capitaine put voir pour la première fois le sergent se mouvoir, mais de la manière la plus étrange.

Au milieu de ce silence nocturne, sur cette hauteur déserte, la présence de cet homme dans une attitude si bizarre avait jeté l'épouvante dans le cœur de don Cornelio. Cependant son isolement et le danger qu'il courait à prolonger plus longtemps son inutile attente lui firent prendre une résolution désespérée : celle de surprendre son ennemi distrait, de le tuer et de passer outre.

Il quitta l'abri de son buisson et s'avança sans bruit pour faire feu sur l'individu qui lui barrait le passage.

Il n'en était plus qu'à une courte distance, et l'homme au caban n'avait pas remué, lorsqu'une violente bouffée de vent s'engouffra dans son capuchon, le rejeta sur ses épaules, et à la clarté de la lune, qui donnait en plein sur son visage, don Cornelio frémit en distinguant des traits défigurés par la plus hideuse contorsion. Dès lors il n'eût plus de doute : l'homme à la *bayeta* était pendu par le cou au poteau du pont d'Hornos.

Partagé entre la curiosité de voir de plus près ce singulier personnage et la répugnance que lui causait son aspect dégoûtant, le capitaine hésitait à avancer ; puis, comme il lui fallait absolument passer par là, il s'arma de courage et parvint sur le pont. Il examina la figure contournée du supplicié avec un vague souvenir de l'avoir vue quelque part, et il allait passer outre lorsque son manteau, entr'ouvert une seconde fois par le vent, lui laissa voir un falot suspendu à son cou.

A cette vue, tout lui fut révélé, le nom de l'homme et celui de son bourreau. Lantejas allait fuir épouvanté, mais des voix qu'il entendit résonner distinctement dans le fond du ravin le retinrent immobile.

Au delà et en deçà du pont, la lune jetait sur les deux sommets du *voladero*, dépouillés de végétation, de si brillantes clartés, qu'il n'aurait pu les traverser sans être aperçu. Dissimuler sa présence n'était pas possible ; mais il pouvait, caché derrière le parapet de maçonnerie, disputer l'entrée du pont à dix hommes, et, malgré l'horreur que lui inspirait son effrayant voisin, il se blottit au-dessous de lui et attendit de nouveau. Son attente ne fut que d'un moment, mais d'un moment bien pénible, pendant lequel le cadavre

se balançait au-dessus de lui en faisant craquer sous son poids, avec un bruit funèbre, la corde autour du poteau, tandis que le falot rouillé, secoué sur sa poitrine, rendait un son non moins lugubre. Ce moment, disons-nous, fut court ; car presque aussitôt deux voix connues appelèrent le capitaine par son nom, et Costal et Clara se montrèrent, sortant du fond du ravin à peu de distance de lui.

Après les premières félicitations adressées à Costal, qu'il retrouvait à son grand bonheur plein de force et de vie :

— Vous saviez donc, lui dit le capitaine, qui était le mystérieux personnage au capuchon bleu ?

— Non, répondit Costal, mais cette particularité m'avait donné des soupçons. Je concevais cette précaution de la part de Gago ; le coupable déguise toujours ses traits autant qu'il le peut. Aussi, quand j'eus aperçu sur l'un des canots espagnols un homme ainsi encapuchonné, je m'attachai à lui : un coup de vent rabattit sa *bayeta*, et je reconnus le traître. J'ai fait des efforts prodigieux pour qu'il ne m'échappât pas ; j'y ai réussi, et lorsqu'il s'est jeté à la mer...

— Je vous ai vu vous y jeter aussi, répliqua le capitaine en interrompant Costal, et c'est pourquoi, inquiet sur votre sort, je me suis engagé seul dans ces montagnes à votre recherche, après la mort de deux hommes que j'avais avec moi et qu'on a tués à coups de fusil dans le canot où ils m'attendaient.

— Et nous, reprit Costal, pendant que nous étions cachés à l'écart pour empêcher qu'on ne décrochât la victime de là justice indienne, nous vous avons vu et nous sommes accourus. J'avais bien dit à Clara que le vieux falot que j'enterrais avant-hier me servirait encore.

— Laissons là ce malheureux pour que ses compatriotes lui rendent à leur gré les derniers devoirs, dit le capitaine ; la vengeance ne doit pas survivre à la mort.

— Soit, si vous y tenez absolument ; d'ailleurs, ma besogne est faite et mon serment accompli.

Peu de temps après, le capitaine Lantejas se reposait de ses fatigues sur son lit, où il dormit quatorze heures de suite.

Nous l'y laisserons goûter ce sommeil réparateur pendant que nous allons ouvrir le chapitre suivant, à une époque plus reculée de quelques mois.

Dans le récit qui précède nous avons présenté au lecteur, avec quelque complaisance, le curé de Caracuaro depuis son origine, humble comme celle d'un fleuve naissant, jusqu'au moment où il

rend à Dieu des actions de grâces pour le succès de ses armes victorieuses.

N'y a-t-il pas quelque charme à suivre un fleuve dans son cours et à en contempler les progrès? Un mince filet d'eau cherche d'abord à se frayer un passage à travers les glaïeuls et les touffes de roseaux qui bordent sa source. A peine échappé de son berceau, il serpente déjà dans la plaine et caresse mollement l'herbe sur laquelle il coule en murmurant. Plus tard, son lit se creuse et s'élargit, sa course devient plus rapide. Bientôt, grossi par vingt rivières qui viennent à l'envi verser dans son sein le tribut de leurs eaux, le fleuve roule majestueusement ses flots, et, après avoir fécondé et enrichi les contrées qu'il a parcourues, il va à son tour porter triomphalement son tribut à l'océan. Triste et fidèle image du néant des grandeurs de ce monde!

Un charme plus grand encore ne s'attache-t-il pas aux diverses phases de la vie des hommes dont le nom a glorieusement retenti dans le monde, et que le burin de l'histoire a gravé en traits ineffaçables pour le léguer aux générations suivantes?

Retournons maintenant à nos héros de prédilection.

CHAPITRE VII.

OU LE DEVOIR EST PLUS FORT QUE L'AMOUR.

L'occupation de l'île de la Roqueta avait entraîné la reddition du fort d'Acapulco, et, depuis le jour où, accompagné de ses deux domestiques, le curé de Caracuaro avait quitté son village, vingt-deux batailles qu'il avait gagnées lui avaient soumis tout le sud de la province de Mexico, depuis l'océan Pacifique jusqu'à seize lieues de la capitale de la Nouvelle-Espagne.

Pendant que le général mexicain se prépare à étendre ses conquêtes jusque dans cette même province de Oajaca, où nous l'avons vu pour la première fois, nous devons l'y précéder et lever le rideau sur d'autres scènes qui s'y passaient en cette même année, 1812.

C'était par une ardente matinée du mois de juin; la saison des pluies n'avait pas encore commencé, et le soleil incendiait de ses rayons la plaine poudreuse de Huajapam. Une ceinture de collines lointaines, dont l'azur se confondait presque avec l'immuable azur du ciel mexicain, servait de cadre à l'un de ces tableaux de désolation et de deuil que le génie destructeur de l'homme se plaît quelquefois à composer avec un art infernal.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait d'un côté de nombreux cavaliers battre la plaine déserte au milieu d'habitations saccagées ou fumantes encore du feu de l'incendie. Leurs chevaux, lancés avec rapidité au milieu des champs, broyaient sous leurs pieds de riches épis qui n'attendaient que la main du moissonneur épouvanté et mis en fuite. Le sol, foulé en tous sens, n'offrait plus qu'un amas confus de tiges brisées et éparses, que le cavalier eût dédaigné de donner en pâture à son cheval.

Des groupes serrés de noirs vautours, planant de tous côtés, indiquaient la place où des cadavres d'hommes et d'animaux étaient abandonnés à leur voracité.

D'un autre côté de la plaine, le drapeau espagnol flottait au-dessus des tentes d'un camp de l'armée royaliste, où achevaient de s'éteindre les feux des bivouacs de nuit, où les hennissements des chevaux se mêlaient au retentissement sourd des tambours et aux notes aiguës des clairons.

Plus loin encore, au delà du camp espagnol et à deux portées de fusil de la ligne extérieure de ses retranchements, s'élevaient, au-dessus des maisons basses et plates d'une petite ville, les dômes et les clochers des églises, ébréchés par la bombe. Cette ville, ou plutôt ce bourg, était au pouvoir des insurgés.

De grossiers parapets de terre joignaient entre elles les maisons éparses, la plupart écroulées sous le canon, et formaient un front de fortifications incomplètes en face de celles du camp des royalistes. Enfin, l'espace de la plaine resté vide entre le camp espagnol et le bourg était jonché de cadavres presque tous mutilés.

Guajapam, c'est le nom du bourg, était défendu depuis cent jours par le colonel don Valerio Trujano avec trois cents soldats contre les quinze cents hommes d'une division espagnole commandée par le brigadier Bonavia, gouverneur de Oajaca, et les commandants Caldelas et Regules.

On a entendu le muletier Trujano entonner d'une voix ferme devant l'inondation, et quand il luttait contre sa violence, son *De profundis* et son *In manus* il avait sans doute imposé son esprit religieux aux assiégés : car, de temps à autre, du sein de la ville morne et désolée, le son grave d'un chant religieux proféré par trois cents bouches arrivait jusqu'au camp royaliste.

Dans un moment où les prêtres quittaient l'autel pour le champ de bataille, où rien dans leurs actions, dans leurs paroles, ne rappelait leur première profession, don Valerio Trujano reproduisait l'un des personnages les plus austères de nos guerres religieuses. Peut-être même ressemblait-il mieux à l'un des héroïques templiers, alors que, fidèles encore à leur humble règle sans se soucier d'un

vain renom, ils s'agenouillaient, avant le combat, en face de l'ennemi, et chargeaient les Sarrasins en entonnant le célèbre psaume de l'ordre : *Quare fremuerunt gentes*, eux qui ne savaient frémir de rien.

Tel était, ce matin-là, le tableau que présentait la plaine de Huajapam : des champs dévastés, des ruines, des cadavres partout, et la bannière royaliste en face du drapeau de l'insurrection.

Maintenant, avant de pénétrer dans la ville assiégée, nous jetterons un coup d'œil dans l'intérieur du camp des assiégeants.

Au commencement de cette matinée, deux des cavaliers qui battaient la plaine amenèrent avec eux un homme et entrèrent dans le camp par la côte opposé à la ville de Huajapam.

Cet homme, qui était à cheval, portait le costume de *vaquero*, c'est-à-dire le grand *sombrero* couvert d'une toile cirée, la veste et les *calzoneras* de peau de daim d'un rouge de brique, le *zarape* attaché au troussequin de la selle, et les longs éperons de fer. Il se disait porteur d'un message pour le colonel don Rafael Tres Villas. De plus, il menait en laisse un beau cheval bai brun.

Encore effrayé de la vue et de l'odeur des cadavres disséminés sur la partie de la plaine qu'il venait de traverser, ce cheval faisait entendre de temps à autre une sorte de ronflement d'une nature particulière.

Les deux cavaliers, vêtus de l'uniforme de dragon, et le *vaquero* traversèrent une partie du camp et s'arrêtèrent devant une tente assez vaste, auprès de laquelle un des *asistentes*¹ du colonel achevait d'étriller un autre cheval non moins beau ni moins vigoureux que celui qu'on amenait au même instant.

— Quel est votre nom, l'ami ? demanda l'asistente au *vaquero*.

— Julian, répondit celui-ci. Je suis un des serviteurs de l'hacienda del Valle, et j'apporte au colonel, qui en est le propriétaire, un message fort important pour lui.

— Bien ! dit l'asistente ; je vais avertir le colonel.

On s'apprêtait au camp à livrer un quinzième assaut à la ville défendue par le colonel Trujana, et don Rafael Tres Villas achevait de s'habiller en grand uniforme pour assister au conseil de guerre qui devait précéder l'assaut, lorsque l'asistente pénétra sous sa tente.

Au mot de message prononcé par le domestique militaire du colonel, celui-ci ne put maîtriser un tressaillement subit ni empêcher qu'une pâleur mortelle ne couvrit ses traits.

— C'est bien ! répondit-il d'une voix qui trahissait son émotion ;

¹ Soldats, domestiques d'un officier.

je connais cet homme, j'en réponds ; qu'on le laisse libre.... Dans un instant, vous le ferez entrer.

L'asistente sortit pour transmettre cette réponse du colonel ; les dragons qui avaient amené le vaquero s'éloignèrent, et le laissèrent seul attendre le moment où il pourrait délivrer son message.

Nous profiterons de cet instant d'attente pour dire de l'histoire de don Rafael, depuis son départ au galop pour Oajaca jusqu'à ce jour, ce qu'il est bon qu'on n'ignore pas.

Quand la douleur causée par le meurtre de son père se fut un peu apaisée, quand le trouble mortel qu'il éprouvait depuis le terrible engagement qu'il avait pris envers lui-même commença à se calmer, une seule ligne de conduite s'offrit à sa pensée : ce fut d'aller trouver à Oajaca le commandant de la province, le brigadier don Bernardino Bonavia, et d'obtenir de lui un détachement pour se mettre à la poursuite des insurgés assassins de son père.

Malheureusement, malgré l'accueil distingué que lui fit le général, l'esprit de fermentation était tel dans la ville de Oajaca, que les quinze cents hommes qu'il avait sous ses ordres suffisaient à peine pour la contenir. Don Rafael ne put, en conséquence, décider Bonavia à affaiblir des forces déjà trop peu nombreuses.

Sur ces entrefaites, un capitaine espagnol, don Juan Antonio Caldelas, craignant les dangers auxquels étaient exposés ses compatriotes, s'occupait à former à ses frais, dans un petit endroit à peu de distance de Oajaca, une *guerilla* en faveur de la cause espagnole. Don Rafael, altéré de vengeance, n'hésita pas à se joindre au capitaine Caldelas, qui, de son côté, faisait aussi ses préparatifs pour marcher contre Antonio Valdès.

Caldelas n'avait pas, comme don Rafael, de motifs d'animosité personnelle contre le guerillo ; mais il voulait en détruisant sa troupe, anéantir l'esprit de révolte dont il s'était fait le propagateur et le soutien. Ce fut de grand cœur qu'il mit au service de la vengeance de don Rafael la poignée d'hommes réunis sous ses ordres. Tous deux marchèrent contre l'insurgé, et le joignirent au *corro* (colline) de Chacahua, où l'ancien vaquero s'était retranché, et, malgré la résistance qu'ils trouvèrent, ils parvinrent à le déloger de cette position, mais sans pouvoir réussir à s'emparer de sa personne.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent en vaines poursuites, jusqu'à ce qu'enfin, après une action acharnée, les gens de Valdès, mis en fuite, ne le virent plus revenir à l'endroit assigné d'avance pour se rejoindre en cas de malheur.

Ils n'entendirent plus parler de leur chef, qui, dès ce moment, venait de disparaître pour ne plus se montrer. Valdès fuyait lors-

qu'il entendit sur ses pas le souffle ardent et rauque d'un cheval lancé à fond de train après lui. C'était le bai brun du capitaine Tres-Villas, qui, en quelques bonds, l'eut bientôt atteint.

Une courte lutte s'engagea entre les deux cavaliers, et, en dépit de son habilité équestre, le vaquero, enlevé de ses arçons par une main vigoureuse, fut jeté si rudement à terre, qu'il n'eut pas la force d'empêcher le lazo du capitaine, aussi bon cavalier, aussi adroit qu'aucun des dompteurs de chevaux de son père, de s'abattre sur lui, de l'étreindre et de l'entraîner attaché à son cheval.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, Valdès était mort, et ses plus dévoués partisans n'eussent jamais reconnu les traits défigurés de leur chef, si une main n'eut écrit au-dessus de sa tête, clouée à la porte de l'hacienda del Valle, et le nom du bandit et celui de l'homme qui avait tranché cette tête.

Cependant, quand les passions fougueuses du capitaine furent un peu calmées par la mort de la première victime offerte aux mânes de son père, des sentiments qu'avait refoulés au fond de son cœur la soif de la vengeance reprirent peu à peu le dessus. Don Rafael sentit le besoin de justifier sa conduite, inexplicable en apparence, aux yeux des habitants de l'hacienda de las Palmas; mais un juste orgueil l'en empêcha: un fils qui avait vengé son père devait-il être tenu d'excuser l'accomplissement d'un saint devoir? Fallait-il qu'il se fit pardonner d'être devenu l'ennemi d'une cause qui ne pouvait plus désormais être la sienne?

Le fier silence du capitaine devait achever de ruiner ses espérances, et rendre plus infranchissable encore la barrière élevée tout à coup entre son amour et son devoir.

La nouvelle de la mort de Valdès, apportée par un voyageur passant par l'hacienda, avec la teneur de l'inscription qui en révélait l'auteur, y tomba comme un coup de foudre. Par malheur, ce même voyageur n'avait pu apprendre à ses hôtes ce qu'il ignorait: le meurtre de don Luis Tres Villas, cause de cette sanglante représaille.

De ce moment, les habitants de l'hacienda ne considérèrent plus le capitaine que comme un traître qui, sous les dehors du plus pur patriotisme, avait caché ses ardentes sympathies pour les oppresseurs du pays qui l'avait vu naître.

Toutefois l'amour de Gertrudis avait entrepris la justification que dédaignait la fierté de don Rafael.

— Oh! mon père! disait-elle au milieu de la douleur profonde qui la frappait, il est impossible que d'un jour à l'autre un message de don Rafael ne nous explique pas sa conduite.

— Eh! quand il l'expliquerait, répondait don Mariano, serait-il

moins un traître à son pays? Non! Il sait que rien ne peut l'absoudre, et il n'osera même pas essayer de se faire pardonner son indigne conduite.

Le message, en effet, ne venait pas, et Gertrudis fut contrainte de dévorer ses larmes en silence. Cependant l'audacieux défi à l'insurrection que sa main avait inscrit sur la porte du domaine del Valle avait quelque chose de trop chevaleresque pour qu'il ne plaidât pas quelque temps encore la cause de l'absent. Un moment même elle fut gagnée; car on venait d'apprendre enfin que la tête du chef insurgé n'avait fait que remplacer celle du père de don Rafael, et que le sang avait payé le sang.

Si, en cet instant, le capitaine se fût présenté, don Mariano, il est vrai, n'eût sans doute pas consenti à contracter une alliance avec un transfuge de la cause de l'émancipation mexicaine; mais une explication franche et sincère eût du moins écarté de l'esprit de l'hacendero et de celui de sa fille toute idée de déloyauté et de trahison de la part de don Rafael. Celui-ci, de son côté, ignorant que la mort de son père n'avait été connue à l'hacienda que postérieurement à celle d'Antonio Valdès, négligea tout naturellement la chance favorable qui s'offrait à son insu.

Combien d'irréparables malheurs n'ont eu pour point de départ que ce motif: faute de s'entendre!

Les deux capitaines royalistes, Caldelas et don Rafael, avaient fait de l'hacienda del Valle, qu'ils avaient fortifiée avec du canon fourni par le commandant de la province, une espèce de citadelle qui pouvait défier toutes les forces de l'insurrection dans le pays.

Pendant ces courses acharnées à la poursuite des deux autres assassins de son père, Arroyo et Bocardo, don Rafael laissait à Caldelas le soin de garder leur forteresse. Le capitaine Tres-Villas, n'écoulant plus que la voix de son cœur, avait fini par une transaction entre son amour et sa fierté. Repoussant l'idée d'un message, il avait résolu de se présenter personnellement à l'hacienda; mais, emporté par l'ardeur de sa vengeance, le capitaine, pour ne pas s'exposer à faiblir en revoyant Gertrudis, avait remis néanmoins toute explication avec elle et son père jusqu'à l'accomplissement d'une partie du vœu téméraire que lui avait inspiré sa douleur filiale.

On n'oublie pas, en effet, qu'il avait fait serment, sur la tête de son père, d'arracher la vie à ses meurtriers et de chercher à noyer dans le sang cette insurrection cause de sa mort.

Mais ses efforts désespérés n'avaient abouti qu'à détruire homme à homme la troupe des deux assassins, ceux-ci échappant sans cesse à sa poursuite. Enfin, après plus de deux mois depuis la mort de

Valdès, le bruit se répandit qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté la province pour aller grossir l'armée d'Hidalgo avec les débris de leur guerilla.

Don Rafael regagna l'hacienda del Valle, gardée par Caldelas. Pendant son absence, un ordre du général commandant l'armée du vice-roi lui avait été expédié pour lui enjoindre d'aller reprendre son poste au régiment des dragons de la reine.

Avant d'obéir, quoique déjà il fût en retard, don Rafael résolut de s'occuper un seul jour de ses affaires de cœur et de se rendre à las Palmas pour y courber son orgueil devant son amour.

Une justification devenait plus difficile alors qu'elle ne l'eût été deux mois auparavant aux yeux de don Mariano Silva. Les apparences s'étaient converties en réalités, les soupçons en certitudes, et don Rafael n'était plus pour lui qu'un renégat vulgaire. Quelques mots formulaient et résumaient l'opinion de l'hacendero à l'égard de don Rafael et ces mots retentissaient à chaque instant du jour aux oreilles de dona Gertrudis comme un triste présage désormais accompli :

— Ne pleure pas la défection de don Rafael, disait don Mariano en essayant de tarir la source des larmes de sa fille ; il mentait à sa maîtresse comme il mentait à son pays.

Et, chose étrange aux yeux du père ! les larmes de sa fille n'en coulaient que plus abondantes et plus amères.

Cependant, telle était l'affection que don Mariano avait jadis vouée à ce jeune officier, tels étaient les trésors de tendresse entassés dans le cœur de Gertrudis, que sans doute, en se présentant à l'hacienda le front haut et resplendissant de l'orgueil du devoir accompli, la franchise de son regard et la loyauté de ses paroles eussent dissipé bien des nuages.

Malheureusement le sort avait décidé que don Rafael ne franchirait plus, du moins comme ami, le seuil hospitalier de las Palmas.

Le capitaine avait été signalé dans la contrée comme un des ennemis les plus acharnés de l'insurrection, et, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue de distance entre les deux domaines del Valle et de las Palmas, don Rafael avait jugé prudent de se faire accompagner dans le trajet par une demi-douzaine de ses cavaliers.

La précaution n'était pas inutile, comme on va voir.

Après avoir franchi la chaîne de collines dont le sommet, nous le rappelons, dominait les terrasses du bâtiment, don Rafael et son escorte se présentèrent à la porte qui servait jadis de sortie sur ce côté. Cette porte était récemment murée, et don Rafael se mit en devoir de faire le tour de l'hacienda pour se présenter devant la

grande entrée de l'esplanade ; mais à peine avait-il doublé l'un des angles du bâtiment que sa petite troupe se vit tout à coup cernée par une dizaine de cavaliers à figures féroces.

— Mort au traître ! mort au *coyote* !¹

En même temps que ces cris retentissaient aux oreilles de don Rafael surpris, l'un des agresseurs poussait si violemment du poitrail de son cheval le flanc de celui de l'officier, que, pris du fort au faible, l'animal s'abattit avec son cavalier.

C'était fait de don Rafael si, avec l'agilité qui accompagnait chez lui la force herculéenne dont il était doué, il ne se fût dégagé des étriers, puis élançé d'un bond sur le cheval de l'un des hommes de son escorte, qui, au même instant, tombait de sa selle poignardé par l'un des assaillants.

Ranimés par la voix de leur chef qu'ils avaient cru mort, les cinq hommes qui restaient avec don Rafael s'étaient fait jour malgré l'inégalité du nombre, puis s'étaient jetés dans les montagnes, où les insurgés n'avaient pas osé les suivre.

Un homme tué et son cheval bai brun perdu, tel avait été le résultat matériel de la tentative du capitaine pour se justifier après deux mois de silence. Il reprit la route de l'hacienda del Valle.

Le fiel et la douleur gonflaient son cœur. Cette hacienda de las Palmas, dont il avait été l'hôte bien aimé, ne renfermait plus à présent que des ennemis qui avaient soif de son sang.

— C'est étrange, dit l'un des cavaliers de l'escorte qui le suivait à distance ; on prétendait qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté le pays, et si je ne me trompe...

— Ce sont bien eux, répondit le second cavalier ; je les ai reconnus, mais je me suis bien gardé de le dire au capitaine. Il est si enragé contre eux, que, s'il eût appris à quels hommes il venait d'échapper, nous n'aurions pu le décider à fuir devant eux.

Pendant ce temps, les agresseurs, désappointés, rentraient à l'hacienda.

— Triple sot, disait à l'un de ses compagnons un homme à la figure féroce et brutale et aux membres épais comme une encolure de taureau, au lieu de le laisser pénétrer dans l'hacienda, où, quand nous l'aurions tenu...

Arroyo, car c'était lui-même, acheva sa phrase par un formidable geste.

— Don Mariano ne l'aurait pas permis, reprit son compagnon au corps grêle et à la figure astucieuse et féroce à la fois, comme celle de la fouine.

1. Chacal. C'est ainsi que les insurgés désignaient les Espagnols.

Ce personnage était Bocardo, l'associé d'Arroyo.

— Nous nous serions passés de sa permission, reprit Arroyo avec un regard farouche ; aussi bien nous ne sommes plus au service de don Mariano. Le temps est venu où les serviteurs doivent être les maîtres de leurs maîtres. Que m'importe à moi l'émanicipation du pays ? ce que je veux, c'est le sang et le pillage !

A ces mots, qui trahissaient les véritables sentiments du féroce insurgé, un éclair de rage brilla dans ses yeux.

— Il va nous falloir fuir, maintenant, ajouta-t-il ; car, si cet enragé capitaine apprend que nous sommes ici, il n'est pas de motif au monde qui l'empêche de venir mettre le feu au quatre coins de cette hacienda pour nous y brûler tout vif ! Triple sot que je suis moi-même de t'avoir écouté !

— Qui eût pu prévoir qu'il nous échappât ? répondit Bocardo, épouvanté de l'expression du visage de son associé.

— Toi ! s'écria le bandit.

Et, dominé par la fureur d'avoir laissé échapper son plus mortel ennemi, Arroyo tira son poignard et en frappa du manche un coup si violent dans la poitrine de Bocardo, que celui-ci tomba comme une masse de son cheval, avec un hurlement de douleur.

Laissant son compagnon se relever comme il pourrait, le guerillero sembla se raviser, et, précipitant son cheval par la porte de l'hacienda, il mit pied à terre dans la cour et disparut dans le bâtiment, sa carabine à la main.

Quelques minutes après, don Rafael, toujours pensif, montait la côte inclinée qui conduisait au sommet des collines, quand un coup de feu, tiré de la terrasse de l'hacienda, vint frapper mortellement celui des cavaliers de l'escorte qui était le plus près de lui.

Un sourire d'amère tristesse effleura les lèvres de don Rafael, et une douleur aiguë pénétra jusqu'au fond de son cœur, en comparant ce dernier adieu qu'il recevait des habitants de l'hacienda à celui qui avait accompagné son départ deux mois auparavant. La balle venait de frapper précisément le cavalier qui avait jugé prudent de cacher à son capitaine le nom de deux de ses agresseurs.

— C'est Arroyo qui a fait le coup ! s'écria involontairement celui qui avait cru reconnaître le bandit.

— Arroyo est dans cette hacienda et vous ne me le disiez pas ! s'écria le capitaine avec un accent de fureur, tandis que ses moustaches se hérissaient comme celle du lion qui va fondre sur sa proie.

— Je ne savais... je n'en étais pas certain... balbutia le cavalier.

Peu s'en fallut que, dans l'impétuosité de sa colère, don Rafael ne le traitât plus rudement encore qu'Arroyo n'avait traité son

associé. Il se contentait cependant ; mais, sans réfléchir aux conséquences qui allaient en résulter, le fougueux capitaine dépêcha le mieux monté de sa troupe avec l'ordre de lui ramener, sans perdre une seule minute, cinquante hommes bien armés avec quelques pétards, pour faire sauter la porte de l'hacienda.

Le cavalier partit au galop, et don Raphaël, se postant avec les trois hommes qui lui restaient derrière un pli de terrain qui les mettait à l'abri des balles, attendit le retour de son messager.

La chaleur de son sang ne tarda pas à se calmer, et il entrevit alors avec une douleur profonde l'acte d'hostilité qu'il allait accomplir contre le père de Gertrudis.

Un violent combat se livrait chez lui entre des sentiments contraires et d'une puissance presque égale. Qu'il persistât ou qu'il faiblît, c'était un sacrilège qu'il lui semblait commettre ; et cependant, la voix du devoir et celle de la passion parlaient aussi haut l'une que l'autre au fond de son cœur. Laquelle des deux allait être écoutée ?

La lutte, aussi longue que violente entre ces deux antagonistes, n'était pas encore terminée quand le détachement arriva. Quoi qu'il en pût advenir, don Rafael ne pouvait désormais reculer. Le devoir cette fois encore l'emporta.

L'officier tira son épée, se mit à la tête du détachement, et, sur un signe de lui, le clairon sonna la marche et apprit aux habitants de l'hacienda qu'un corps de cavalerie franchissait la chaîne des collines.

Quelques minutes plus tard, le détachement se mit en rangs devant l'esplanade : un cavalier s'avança, sonna de nouveau du clairon, et, au nom du capitaine de l'armée royale, don Rafael Tres-Villas somma don Mariano Silva d'avoir à livrer, morts ou vifs, deux bandits insurgés, Arroyo et Bocardo.

Cette sommation faite, don Rafael, immobile sur sa selle, mais le front pâle et le cœur bondissant, attendit la réponse de don Mariano à sa demande.

Le plus profond silence y répondit seul.

L. DE B.

(A continuer.)

ETUDE SUR LE MOYEN-AGE. ¹

DISCOURS D'INTRODUCTION.

Reporter sa pensée vers les âges antiques et la ramener jusqu'aux temps actuels à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir se dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui, en scènes successives, forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développements, entendre pour ainsi dire les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines ; voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi agréables qu'utiles, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon de préceptes ou d'enseignements salutaires, matière féconde ouverte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est l'un des plus importants objets offert à l'étude de l'homme. Quiconque ne connaît pas le passé doit comprendre peu le présent et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire répand partout une vive lumière qui éclaire tous les domaines de la science et se reflète sur les divers objets des connaissances humaines.

Oui, l'histoire embrasse toutes les sciences. Elle fait connaître l'homme, la famille, la société. Touchant au berceau du monde, elle voit naître la créature, entend Dieu conversant avec

¹ Cette dissertation a eu lieu dans la forme d'une séance académique aux exercices littéraires du Collège de St. Hyacinthe le 9 juillet dernier.

l'homme et recueille les premiers accidents de la vie humaine. Elle a le secret des misères qui couvrent la terre, elle garde la mémoire des crimes et des expiations. Rien ne lui est voilé, et par elle l'homme peut toujours avoir, jusqu'à un certain point, la révélation des mystères qui l'enveloppent, et l'explication des doutes qui le désolent. Je serais tenté de dire que l'histoire est une science où vont se résoudre toutes les questions qui ont l'homme et le monde pour objet. Et comment en serait-il autrement ? La pure théorie ne saurait être propre à l'humanité. Tout pour elle se réduit en faits constatés.

Voyez d'abord la première de toutes les sciences, la religion. Ses dogmes les plus essentiels sont des questions historiques. L'homme a-t-il été créé, et l'a-t-il été au temps fixé par Moïse ? Consultons pour cela les souvenirs de la terre : ces souvenirs remontent-ils au-delà de six à sept mille ans ? Et que rappelle sur l'origine du monde la mémoire de l'humanité ? Ce qu'elle dira sera la solution du problème. L'homme est-il un être déchu ? La philosophie discute ; l'histoire prononce. Toutes les traditions pleurent la chute de l'homme, et les annales de l'humanité, faisant si souvent paraître le malheur et le crime, ne semblent-elles pas dire : Non, tel n'est point l'homme qu'avait créé l'Être infiniment bon et puissant. Y a-t-il eu un Réparateur ? Les nations l'ont-elles attendu ? Sa mission divine a-t-elle été constatée... Et cette doctrine, qu'il enseigna au monde et dont il voulait qu'on reconnût l'origine céleste aux fruits qu'elle porterait, a-t-elle donné sa preuve ? Tout cela, comme on le voit, ce n'est que de l'histoire. Ainsi le christianisme, c'est un fait ; c'est à l'histoire de le constater et de l'apprécier.

La philosophie doit aussi en appeler à son tribunal pour la décision de quelques-uns des plus hauts débats qui s'agitent dans son sein. L'homme est-il un être qui se suffise à lui-même ? Trouve-t-il dans son énergie individuelle le développement de toutes ses facultés, dans sa propre raison la lumière qui l'éclaire sur toutes les questions qui l'intéressent ? Ou bien, créé pour la société, ne reçoit-il qu'en elle son perfectionnement ? L'homme a-t-il inventé la parole ? A-t-il dû aux investigations, aux conceptions de son esprit, tout ce qui est aujourd'hui du domaine de la science ? Où est-il un être nécessairement enseigné ? A-t-il besoin d'une autorité suprême pour appuyer ses croyances les plus importantes ? Voilà bien la question fondamentale de la philosophie. L'histoire n'en serait-elle pas le juge ? C'est à elle de dire, si les peuples ont des monuments, des souvenirs, une succession de siècles telle, qu'on y voie l'homme créer le langage, d'abord, et, par des travaux continuels de sa raison, découvrir toutes les vérités, tout devoir, en un mot, à lui-

même ; ou si les traditions de l'humanité et sa vie intellectuelle et morale présentent une conséquence opposée.

Toute théorie sociale n'a-t-elle pas nécessairement son *criterium* dans l'histoire ? La politique, la jurisprudence, la législation ne peuvent avoir un guide plus sûr que l'expérience des siècles passés. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit le plus sage des hommes. Qu'est-ce qui a été ? Ce qui sera. *Nihil sub sole novum. Quid est quod fuit ? Ipsum quod futurum est, (Eccle. 1.10.)* Oui, à cette période avancée de la vie de l'humanité, on peut dire que des faits semblables à ceux qui se produiront dans l'avenir, ont eu lieu dans le passé. Dans cette longue existence, le genre humain a éprouvé toutes les doctrines, mis en pratique toutes les théories, il a essayé toutes les formes de gouvernements, et s'il est susceptible d'une amélioration morale, ce ne peut guère être par des éléments nouveaux ; mais l'expérience des doctrines diverses qu'il a subies doit lui faire connaître quelles sont celles qui donnent la force et la santé sociales, et celles qui renferment un germe de destruction et de mort ; de sorte que l'espérance d'une vie plus heureuse se trouve précisément dans les leçons que lui donnent les jours d'un autre âge. L'histoire n'est donc pas seulement la connaissance du passé, elle est encore la science de l'avenir. Et quiconque aujourd'hui, philosophe, publiciste, législateur, a un enseignement, une théorie quelconque à présenter à la société, doit remonter par l'histoire le cours des siècles passés, et voir si leurs flots ont coulé troublés ou limpides sous l'influence de doctrines ou d'institutions semblables.

Messieurs, l'importance des études historiques n'a jamais été aussi vivement appréciée qu'aujourd'hui. Aussi que de recherches la science laborieuse de notre époque n'a-t-elle pas faites sur le passé ? Combien de nos jours l'histoire ne compte-t-elle pas de magnifiques monuments élevés par des intelligences d'élite ? Lingard, Hallam, Roscoe, en Angleterre : Muller, Niehbur, Raumer, Leo, Ranke et Hurter en Allemagne : Guizot, Thierry, St. Victor, Rorhacher en France ont attaché leurs noms à des œuvres savantes et profondes. Leurs travaux ont fait une grande révolution dans les études historiques, et les âges passés ont apparu souvent dans leurs livres avec des traits différents de ceux sous lesquels les avait aperçus la science des deux derniers siècles.

C'est pour nous initier aux travaux des historiens que j'ai nommés, et pour rechercher nous mêmes dans les âges antiques ce qu'a été la vie de l'humanité, que nous avons formé une Académie de sciences historiques. Nous avons voulu nous éclairer mutuellement par nos études particulières, afin de pénétrer à fond dans les

questions importantes si débattues de nos jours. Souvent, dans nos réunions, des discussions, soutenues de documents dûs à de laborieuses recherches, viennent faire jaillir la lumière sur des points historiques d'un intérêt majeur. Aujourd'hui, c'est une immense question, embrassant une longue époque, qui fait l'objet de notre réunion.

Dans notre dernière séance, un des membres de notre société, faisant l'histoire de la littérature, passa du cinquième siècle à celui de la renaissance. Entre ces deux époques, répétait-il, avec LaHarpe, il n'y a qu'un désert et la nuit : c'est, ajouta-t-il, le temps de l'ignorance, de la barbarie, de la servitude. Ces paroles ont provoqué de vives et nombreuses réclamations. Notre confrère soutint sa thèse par une sombre peinture de l'état social de cette époque. Un de vous, Messieurs, demanda qu'à la prochaine séance, il lui fût permis de défendre cette période de huit à dix siècles des fortes inculpations dont elle venait d'être l'objet. D'autres académiciens ont demandé à aider de leurs voix la réhabilitation du moyen-âge. Eh bien ! Messieurs, voici le jour fixé pour le soutien de votre opinion. La lice vous est ouverte. L'Académie entendra avec intérêt tout ce que vous pouvez dire sur cette question. Le moyen-âge est-il une époque de barbarie, de corruption, de malheur et d'ignorance ? Jusqu'à ces derniers temps la science historique a dit : Oui. Avec des historiens récents, vous dites : Non. Nul ne saurait entendre avec indifférence ce qu'a été l'humanité pendant un si long espace de temps.

ÉTAT POLITIQUE DU MOYEN AGE.

C'est cet intérêt que nous devons tous porter à l'humanité qui m'a fait élever la voix pour protester contre les inculpations qu'on adresse à une partie de son histoire. On dit que le genre humain a été stationnaire ou plutôt rétrograde pendant une période de dix siècles, que dans ce long intervalle un affreux despotisme pesa sur les peuples, en même temps que la nuit obscure de l'ignorance tenait les esprits dans les ténèbres de l'erreur et des préjugés. Et cet âge n'est nommé par un mépris insultant que celui de la barbarie. Tout a conspiré à dénigrer ces siècles qui, pourtant, sous bien des rapports, n'ont point été surpassés par ceux qui se sont écoulés depuis. Tous les ennemis de la foi catholique se sont plu à déprécier ces âges, parcequ'elle y avait eu un grand empire. Mais, de plus, les grandes forces sociales, celles-là même dont les racines plongeaient le plus souvent dans le moyen-âge catholique, ont été

unanimes à désavouer toute sympathie comme toute solidarité avec leur passé. La royauté égarée par des légistes et des historiographes serviles, reniait l'humilité chrétienne des rois du moyen-âge ; la noblesse, infidèle aux traditions de ses aïeux les plus reculés et les plus illustres ne cherchait plus que dans la faveur royale sa gloire et sa vie ; le clergé lui-même rougissait de ces siècles que ses propres écrivains qualifiaient de barbares, et où, cependant, l'Eglise avait été si forte et si florissante, si libre et si respectée, si obéie et si aimée.

Il est vrai, depuis trente ans, une réaction tout-à-fait favorable à l'égard du moyen-âge a eu lieu. Les plus grands écrivains de notre époque et les savants les plus érudits ont travaillé à sa réhabilitation. Mais, dans ces derniers temps, le cri de guerre contre cette époque a retenti dans les rangs anti-catholiques ; on a senti que les travaux qui avaient été faits en faveur du moyen-âge, avaient servi grandement la cause de l'Eglise, seule principe de tout ce qui a été, dans ces siècles, digne d'admiration. On a donc recommencé l'attaque. Tout récemment un journal français, qui a la plus grande vogue, le *Journal des Débats* disait : " Cet abominable moyen-âge, la honte de la civilisation et le déshonneur de l'esprit humain. " La *Revue de l'Instruction Publique* a osé dire : " Tout ce qui se nourrit de fiel et de haine contre la liberté, contre le progrès, contre la tolérance, se met sous le couvert de ce bon vieux temps. " Ces dernières paroles ont eu dans ce pays un écho qui a retenti à nos oreilles.

Eh bien ! il faut élever la voix contre cette mauvaise foi et cette ignorance, ces deux grandes propagatrices de l'erreur en tout ordre de choses. Il faut affirmer hautement ce qui est nié. Je le dis donc : à l'époque dont je me suis constitué le défenseur, l'intelligence a exercé son domaine sur la société : dans les sciences, les lettres, les arts ont brillé de belles conceptions de l'esprit humain. Dans ces jours il y a eu, et constamment, de nobles luttes contre l'oppression. Les cœurs battaient aussi alors au nom de liberté, et ce mot puissant brillait inscrit sur des drapeaux nombreux. Une grande force morale, plus grande peut-être qu'à aucun autre âge, animait la société, et si des maux, comme il s'en trouve dans toutes les annales, font souvent gémir l'historien de cette époque, celui-ci a souvent aussi à se féliciter d'avoir à décrire des scènes de bonheur et de prospérité.

Voilà, Messieurs, la thèse que nous nous sommes engagés de soutenir. A l'appui de notre opinion, nous venons présenter un ensemble de faits, qui nous paraissent propres à donner du moyen-âge une idée différente de celle que l'on a entretenu à son égard.

Messieurs, une exposition de faits est bien sèche par elle-même : elle ne se prête guère aux ornements de l'art oratoire : mais nous croyons qu'une déclamation, toute éloquente qu'elle fût, nuirait à notre thèse ; ce n'est pas, au reste, ce que nous cherchons ; le but de nos réunions, c'est la science. Et, la vérité, dont nous croyons être les organes, la vérité, tout simple que soit son langage, a toujours droit d'être entendue.

Rien de plus opposé à la vérité que l'opinion qui nous représente le moyen-âge, comme une période où le despotisme pesait de tout son poids sur les peuples infortunés, et où les idées de la liberté civile et politique étaient entièrement méconnues. Loin de là, la liberté fut, à certaines époques, sous quelques rapports, plus respectée qu'elle ne l'est peut-être aujourd'hui. Les nations germaniques qui ont peuplé l'Europe avaient apporté des idées d'indépendance naturelle auxquelles le christianisme joignit ses maximes sur la justice, qui, appliquée à l'ordre politique, n'est que la liberté. Les conquérants barbares se sont moins immiscés dans les affaires des peuples conquis que cela ne se fait aujourd'hui même dans les cas de cession pacifique. Les provinces soumises continuèrent de se gouverner d'après leurs lois et coutumes : le droit municipal romain subsista toujours dans le midi de la France. Le gouvernement absolu n'exista nulle part. A cette époque, dit un célèbre publiciste, M. Hurter, la puissance suprême n'était pas jalouse des droits des rangs inférieurs, et ne cherchait pas à les opprimer au moyen d'une organisation sociale, construite sur une théorie artificielle qui n'admet qu'un assemblage d'individus isolés. Le système féodal fut une nécessité des temps, et, d'ailleurs, une sauvegarde souvent très-utile contre les invasions. Au reste, il ne fut guère en usage dans toute son extension que pendant l'espace de deux siècles : l'Italie, l'Espagne, la France méridionale le connurent à peine. Ses terribles effets en Angleterre lors de la conquête furent bientôt paralysés.

Heureusement, dit Lord John Russell, il ne fut pas permis au système de pousser ses racines à une grande profondeur ; et le même écrivain fait observer nombre de causes diverses qui promptement firent revivre la liberté. L'ancien axiôme était : le sire ne doit pas moins au vassal que le vassal au sire. Et il fallait que le serf ne fut pas dans un état bien malheureux pour que Chateaubriand ait pu dire : " Le paysan serf demi-laboureur, demi-soldat, demi-berger, du moyen-âge était peut-être moins opprimé, moins ignorant, moins grossier que le paysan déchu des derniers temps de la monarchie absolue, c'est-à-dire, sous Louis XIV et Louis XV." On connaît l'ordonnance de Louis-le-Hutin, proclamant la liberté naturelle de

tous les hommes, et abolissant le sauvage dans ses états. L'empereur de Russie a attendu jusqu'à ces jours derniers pour porter un ukase dans ce sens.

Cette puissance des princes et des barons, qu'on nous représente comme si tyrannique et si violente, et qui le fut quelquefois, en effet, eut un contrepois puissant dans la religion. Vous connaissez la trêve de Dieu, qui mit le peuple à l'abri de toute violence depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin. Le clergé, si puissant alors, opposa un obstacle continu à l'oppression. L'histoire du moyen-âge est remplie de faits qui ont mis cette vérité au-dessus de toute contestation. Le corps du clergé, dit Chateaubriand, dans ses *Etudes Historiques*, était constitué de manière à favoriser le mouvement progressif. La loi romaine qu'il opposait aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne cessait de commander, les immunités dont ses vassaux jouissaient, les excommunications locales dont il frappait certains usages et certains tyrans, étaient en harmonie avec les besoins de la foule. Le clergé régulier était encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avaient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures. Vous les trouvez partout à la tête des mouvements populaires. En chaire, ils exaltaient les petits devant les grands et rabaissaient les grands devant les petits. Le peuple travesti en moine, put braver la puissance de la terre, et aller faire la leçon aux terribles châtelains. La liberté eut toujours dans la religion un ardent défenseur, dont la parole ne fut presque jamais méprisée. St. Romuald forçant le doge Urséolo d'abdiquer la dignité qu'il avait usurpée, et obligeant l'empereur Othon III à faire, pieds nus, un long pèlerinage, en punition de ses injustices ; St. Bernard domptant par sa parole foudroyante le féroce Guillaume, duc d'Aquitaine ; St. Antoine de Padoue allant reprocher sa cruauté au tyran Esselino, et le faisant trembler de tout son corps, voilà quelques traits de l'opposition du clergé aux vexations des princes. Mais des faits de cette nature se lisent à toutes les pages de l'histoire du moyen-âge, et montrent que rien ne fut moins libre que la tyrannie à cette époque.

Le clergé, en général, montra une indépendance admirable à résister à l'autorité perverse. Au concile de Poitiers, un anathème était lancé contre Philippe 1^{er}, roi de France ; à peine la sentence fût-elle prononcée, que des hommes apostés lancèrent, du haut du jubé, une grêle de traits contre les évêques. Un clerc eut la tête brisée à côté des légats. Presque tous les pères demeurent immobiles : seulement ils ôtent leurs mitres : la vue de ces têtes vénérables et nues s'offrant à la mort, arrêta les pierres dans les mains des assas-

sins. Ce même Guillaume, que dompta depuis St. Bernard, avait été excommunié par l'évêque de Poitiers. Comme le pontife commençait la formule, le duc tire son épée; il allait le frapper. L'évêque demande un moment de répit, se recueillit et achève l'anathème: Frappe, dit-il ensuite, maintenant je suis prêt. Non, dit Guillaume, je vous enverrais en paradis. Cette défense du droit contre la force, qui caractérise le clergé du moyen-âge, se montre jusqu'au quinzième siècle, dans le dominicain Savonarole, qui, appelé par Laurent de Médicis sur son lit de mort, refusa de le confesser, à moins qu'il n'eût rendu la liberté à Florence.

Au reste, le clergé ne fut pas le seul à élever la voix contre la despotisme. La noblesse, et plus tard les communes, lui adressèrent d'énergiques remontrances. Et puis, la conscience des souverains faisait souvent entendre des reproches à leurs passions, et y mettait un frein solutaire. Henri II faisant pénitence au tombeau de sa victime, St. Thomas de Contorbéry: Philippe-Auguste ordonnant de distribuer 50,000 livres parisis pour dédommager ceux auxquels il aurait pu faire quelque injustice; Richard-Cœur-de-lion demandant publiquement pardon de ses vices, et nombre d'autres traits de ce genre montrent que la tyrannie trouvait sous toutes les formes de puissantes digues. Le souverain n'exerçait son pouvoir qu'après avoir été sacré par l'Eglise. Là, il lui fallait faire, comme condition essentielle de l'obéissance qu'il pourrait exiger, un serment solennel d'observer les droits de la justice et de la religion; serment qui lui était souvent rappelé et qui devait le ramener au devoir.

D'ailleurs les souverains se liaient souvent eux-mêmes par leurs déclarations. Charles-le-Téméraire déclare par un acte formel que les grands de son royaume pouvaient résister au roi par la force des armes, s'il requérait quelque chose d'injuste. Henri I, roi d'Angleterre, André II, roi de Hongrie, Suénon, roi de Danemark, Alphonse III, roi d'Aragon, reconnurent le même droit à leurs sujets. St. Louis rendant la justice à tout le peuple sous le chêne de Vincennes, St. Ferdinand qui ne voulant pas charger ses sujets d'impôts, disait: Je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures; Rodolphe de Hapsbourg qui, ne pouvant souffrir qu'on fermât l'entrée de son palais à qui que ce fût, disait: Je ne suis pas empereur pour être enfermé dans une cage. Ce ne sont pas des exemples uniques dans ces siècles, il s'en faut de beaucoup.

On parle de la tyrannie des princes du moyen-âge, mais combien de rois, d'empereurs, jouissent encore aujourd'hui d'une renommée de justice, de vertu, d'amour pour leur peuple. Et remarquez-le,

si le prince à cette époque était borné pour le mal, il était tout-puissant pour le bien. Dans la longue suite des rois de France, combien de tyrans dignes de ce nom?—Un seul, Louis XI. Que de sages et glorieux monarques l'Espagne offre en compensation de Pierre-le-Cruel? Si l'Angleterre et l'Allemagne nous présentent plus souvent des princes violents et oppresseurs, ces pays nous font voir aussi la dignité des peuples qui se soulevaient contre une autorité tyrannique. Jamais, au moyen-âge, on n'aurait pu supporter ces monstres sous lesquels Rome se courba si servilement. Tibère, Caligula, Néron sont des princes impossibles sur une terre chrétienne. Et il a fallu cet affaiblissement moral qui signale l'époque de transition du moyen-âge aux temps modernes, pour qu'une grande nation ait pu se soumettre à la brutalité des mœurs, à la cruelle tyrannie, aux caprices religieux de Henri VIII. La fierté énergique du moyen-âge n'aurait jamais consenti à se laisser flétrir par un tranquille asservissement à un si ignoble tyran. Ainsi, pour résumer : au moyen-âge les abus du despotisme ne furent pas, à beaucoup près, aussi étendus qu'on l'a voulu soutenir, et l'autorité trouva un frein puissant dans la religion et les mœurs.

Non-seulement le despotisme était réprimé par les mœurs ; il l'était encore par les lois. Les constitutions des divers états, et le droit public resserraient dans des bornes étroites l'exercice de l'autorité souveraine, et lui montraient partout la déposition comme punition de ses fautes contre la religion et les privilèges des peuples.

Jetons un coup-d'œil sur les constitutions des principaux états de l'Europe. En Angleterre, le quatorzième article des lois de St. Edouard, publiées par Guillaume-le-Conquérant, portait que le roi était établi pour gouverner le royaume terrestre et le peuple du Seigneur, défendre l'Eglise contre ses ennemis, détruire et perdre entièrement les malfaiteurs, et que s'il ne le faisait, il devait perdre le titre de *roi*. Dans le serment qu'ils prêtaient, les seigneurs ne juraient fidélité qu'en ajoutant ces paroles : " Pourvu que tu reçoives mon service selon mes moyens, et que tu remplisses les conditions dont nous sommes convenus." On connaît les conseils des *Witena gemat*. Tout acte législatif du roi devait obtenir l'assentiment de cette assemblée. Les libertés civiles et politiques que l'Angleterre obtint de bonne heure sont trop connues pour être rappelées. Et tout le monde sait aussi la résistance qui fut toujours apportée à l'exercice du despotisme dans cette contrée. Il suffit de mentionner les règnes de Jean-Sans-Terre, de Henri III, d'Edouard II et de Richard II.

Le pouvoir souverain avait été encore plus limité en France pendant longtemps. On connaît les assemblées désignées sous le nom de Champ-de-Mars et de Champ-de-Mai, dans lesquelles se

décidaient tous les affaires d'intérêt national. Sous la seconde race, les lois après avoir été préparées par le conseil des clercs, étaient portées dans l'assemblée générale des Francs. Tout homme libre devait paraître dans ces assemblées où la loi était reçue et sanctionnée en quelque sorte par l'assentiment populaire. De là la maxime célèbre : *Lex ex constitutione regis et consensu populi*.

Aucun souverain ne fut plus libéral que celui qu'on appelait de son temps, le roi de l'Europe. Charlemagne convoqua plus de trente assemblées générales. Un capitulaire de 803 porte ces expressions remarquables : "Que le peuple soit interrogé sur les additions faites à la loi, et quand tous auront consenti, qu'ils les souscrivent et les confirment." On avait trouvé le moyen de faire participer la nation entière au vote des lois, c'était de les soumettre à l'adoption des assemblées que faisaient les comtes dans leurs domaines respectifs. Charlemagne fit signer par la nation l'acte qui réglait sa succession ; Louis-le-Débonnaire convoqua la généralité de son peuple, suivant son expression, à la fin de partager l'empire entre ses enfants. Le suffrage universel s'étant porté sur Lothaire pour la dignité impériale, cette unanimité fut regardée comme un signe manifeste de la volonté divine ; Lothaire fut reconnu empereur. Les deux frères, Louis et Pepin furent faits, l'un roi de Bavière, l'autre roi d'Aquitaine. Louis porta une espèce de charte dans laquelle il dit, en parlant des rois, ses successeurs : Si quelqu'un devient oppresseur des Eglises et des pauvres, ou exerce la tyrannie, et qu'il résiste aux avis qu'il lui seront donnés, la sentence commune de tous décidera ce qu'il faut faire de lui. Le droit de déposer les souverains fut exercé plusieurs fois sous les Carolingiens qui n'élevèrent pas de réclamations.

Si nous considérons la liberté sous un autre rapport, nous la voyons faire des progrès rapides par l'affranchissement des communes. Celles-ci s'acquirent peu à peu les plus importants privilèges. Les villes se gouvernaient elles-mêmes, comme autant de petites républiques. La centralisation, cet instrument puissant du despotisme, ne fut pas connue du moyen âge. Chaque localité avait ses lois, ses privilèges, son administration particulière où le gouvernement avait peu d'influence. Et le roi était obligé de jurer la conservation de ces immunités. A la Rochelle, il faisait ce serment à genoux devant la corporation de la ville. Puis vinrent les Etats-Généraux, sans la convocation desquels les rois ne firent rien d'important. Point d'impôt sans le consentement de la nation. Ce principe était généralement admis dès lors. Nulle loi n'est légitime, si elle n'est consentie par celui qui doit payer ; nul n'est tenu d'obéir aux lois qu'il n'a pas consenties. Ces principes appar-

tiennent, dit M. Guizot, à l'école féodale. Au treizième et au quatorzième siècle, les maximes les plus libérales se trouvaient partout sur la nature du pouvoir politique. Le plus grand docteur du moyen-âge, St. Thomas d'Aquin, dont les écrits ont eu une si grande influence, a dit en termes formels : " La meilleure forme politique, est le gouvernement mixte, où il y a la monarchie, parcequ'il y a un roi qui préside ; l'aristocratie, parcequ'il y en a beaucoup qui participent au pouvoir à raison de leur mérite ; et la démocratie, parceque les hommes du peuple peuvent être élevés aux charges, et parceque l'élection de ceux qui gouvernent appartient au peuple ; et c'est, ajoute-t-il, le gouvernement qui a été établi par la loi de Dieu."

Entre les pays distingués par leur opposition à l'absolutisme, on remarque surtout l'Espagne, qui avait pour ainsi dire ses Etats-Généraux permanents dans ses conciles, assemblées mixtes où les seigneurs siégeaient avec les évêques pour les affaires politiques, et qui formaient un tribunal auquel le roi était soumis, et par qui il pouvait être déposé. Les Cortès héritèrent ensuite d'une partie de ces pouvoirs. En Espagne, tout le peuple se tenait pour noble ; ils n'avait pas payé ses franchises, il les avait toujours possédées. Le paysan sentait sa dignité. Le tribunal du grand justicier jugeait les causes qui s'élevaient entre le roi et les particuliers. Rien de plus indépendant que le serment d'obéissance des Aragonais ; " Nous qui, séparément, sommes autant que toi, et qui, réunis, pouvons davantage, nous te faisons notre roi, à condition que tu gardes nos droits ; sinon, non." On vit en Espagne des souverains déposés non-seulement à cause de leurs injustices, mais à raison du scandale de leurs mœurs, comme cela arriva à Henri IV, roi de Castille ; tant les peuples de cette contrée, si héroïques dans ces temps, avaient un haut sentiment de leur dignité. Au reste, les insurrections d'alors, faites souvent sans effusion de sang, n'avaient pas le caractère d'anarchie et de bouleversement social qu'ont présenté certaines révolutions modernes. On déposait le prince administrateur du pouvoir, qui l'exerçait contrairement aux lois de la justice et aux droits jurés ; mais la source divine de l'autorité était respectée, et l'ordre social était conservé.

Quant à l'Allemagne, le principe électif y eut toute sa force. Les droits écrits de Saxe et de Souabe nous montrent les bornes mises à l'autorité, et le cas où l'empereur pouvait être déposé. Le souverain s'obligeait par serment à observer ce que l'on appelait les capitulations impériales, qui assuraient les droits de l'Eglise et de la nation, et il déclarait formellement ses sujets déliés du serment de fidélité par leur inobservation. On voit ces capitulations jurées par Charles-Quint lui-même. Au reste, au moyen-âge et dans

l'Empire surtout, la déposition des souverains n'était pas laissée généralement aux sujets. Il y avait un tribunal suprême. C'était le Souverain-Pontife qui était le juge en dernier ressort, formellement reconnu comme tel par le droit public de tous les états de l'Europe à cette époque. Regardé comme le père commun des chrétiens et le vicaire du Christ, son autorité inspirait la plus extrême confiance. Ce recours à une autorité sacrée, placée au-dessus de tous les intérêts, pour vider les grandes querelles de la société, a été estimée par les esprits les plus élevés, chez les catholiques et chez les protestants, comme le plus haut degré où pouvait atteindre la théorie sociale et le chef-d'œuvre du droit politique. Je cite parmi les publicistes protestants : Leibnitz, Eichorn, Aneillon, Voigt, Ranke, et la plupart de ces savants historiens que l'Allemagne de nos jours nous fait admirer.

Permettez que je m'arrête sur un fait qui nous montre l'application du droit public dont je viens de vous parler. La Germanie avait vu une suite de magnanimes souverains qui avaient fait sa gloire et son bonheur : Conrad I, Henri I, Othon-le-Grand, Henri-le-Saint. Mais, plus tard, monte sur le trône impérial le cruel et dissolu Henri IV. Les peuples gémissent de ses odieuses vexations. Ils jettent un regard sur le siège de St. Pierre. Là était assis le réformateur de la discipline ecclésiastique, l'immortel Grégoire VII. Il entend la voix des peuples souffrants, et au nom du droit qui le fait défenseur de la justice et de la liberté, il anathématise, après l'avoir inutilement averti, il anathématise le tyran. En vain Henri résiste : ses peuples révoltés le forcent à s'humilier. Il arrive à Carnossa, passe trois jours devant l'Eglise de la ville dans les humiliations et la pénitence, et demande sa réconciliation avec Dieu et les hommes, promettant la paix et la liberté. Jamais le triomphe de la puissance morale sur la force matérielle n'avait été aussi éclatant qu'en ce jour, où le plus puissant prince du monde vint, à genoux, demander pardon au chef de la chrétienté de sa tyrannie envers ses sujets. Il oublia bientôt, il est vrai, ses promesses. Mais les plus grands malheurs fondent sur lui. Dépossédé du trône par son propre fils, il erre de ville en ville, demandant son pain. Il meurt et cinq ans entiers, son corps demeure sans sépulture chrétienne, tant était grande chez les peuples l'horreur pour le tyran qu'avait frappé la foudre de l'Eglise. Quelle leçon donnée aux Souverains ?

Que dire maintenant de l'Italie ? Ce fut le pays de la liberté, du moins de la république. Jamais celle-ci n'a eu un plus long règne qu'au moyen-âge. Les villes lombardes soutinrent un long et glorieux combat contre l'envahissement impérial. Et nommer Florence, Pise, Gènes, Vénise, c'est rappeler des états où la liberté ré-

publicaine fut mieux pratiquée qu'à Athènes et à Rome. Les annales de ces puissantes villes offrent à chaque instant les plus beaux traits de patriotisme; les droits du citoyen n'ont jamais été mieux connus que dans cette contrée. On peut lui reprocher même de les avoir exagérés, et d'avoir eu contre l'autorité une jalousie qui, en la rendant trop faible, ne lui permit pas de maintenir l'ordre et la tranquillité dans ces villes, qui détruisirent leur liberté par de fréquentes dissensions. A Milan, les hommes des dernières classes de la société venaient donner leur avis dans les délibérations publiques. A Bologne, le grand Conseil était de deux mille quatre cents membres, et le Conseil secret de six cents personnes, ce qui offrait un contraste assez frappant avec sa qualification. La durée des magistratures n'était pas ordinairement de plus de six mois. Le podestat, ou chef de la république, devait tous les mois entendre lire, en présence du Conseil, les clauses du serment qu'il avait prêté, et deux conseillers devaient se porter garants qu'il les remplirait fidèlement. Après l'expiration de sa charge, il devait répondre, devant un syndicat, à toutes les plaintes qui pouvaient s'élever contre son administration. Il y avait des villes qui ne le soldaient qu'après sa sortie de charge, lorsqu'il était prouvé qu'il n'avait manqué à aucun de ses devoirs, et qu'il ne devait d'indemnité à personne.

Après ces faits et nombre d'autres que je pourrais citer, qui peut encore appeler le moyen-âge une époque de despotisme et d'esclavage? Qui donc pourrait encore soutenir que ce sont les philosophes du dix-huitième siècle qui ont révélé aux peuples leurs droits, et instruit les hommes sur la nature des gouvernements? Non, les doctrines anarchiques de ceux-ci n'ont produit que le bouleversement des sociétés, et par réaction, créé le despotisme sous une autre forme. "La liberté est ancienne, a dit Madame de Staël; c'est le despotisme qui est nouveau." L'histoire entière est la confirmation de cette parole profonde.

Un mot encore sur un autre caractère social de cette époque. Non-seulement les peuples ne souffraient pas l'oppression chez eux; ils la combattaient aussi chez les autres. Voyez le mouvement des nations occidentales au cri des chrétiens d'Orient. L'Europe entière quitte ses intérêts particuliers pour se dévouer à la délivrance des lieux saints. Les Croisades, c'est le plus sublime élan qui soit sorti du cœur des peuples. Mais indépendamment de ce grand fait qui, heureusement aujourd'hui, ne trouve plus d'esprits étroits pour le déprécier, combien d'autres traits montrent cette haine de l'injustice et ce courage qui faisait voler au secours des peuples opprimés. "Comme un chasseur debout et armé, dit

le P. Lacordaire, écoute au pied d'un arbre de quel côté vient le vent, l'Europe en ces temps-là la lance au poing et le pied dans l'étrier, écoutait attentivement de quel côté venait le bruit de l'injure. Qu'elle tombât du trône ou de la tour d'un simple château, qu'il fallut passer les mers pour l'atteindre ou ne fournir que la course d'un cheval ; le temps, le lieu, le péril, la dignité n'arrêtaient personne. On ne calculait pas s'il y avait profit ou perte : le sang se donne pour rien, ou ne se donne pas. La conscience le paye ici-bas, et Dieu là-haut."

Je ferai maintenant une autre observation. ¹ La liberté n'existait pas alors à l'état de théorie, de principe abstrait revendiqué pour l'humanité en bloc, pour tous les peuples, même pour ceux qui n'en sauront ou n'en voudront jamais user. Mais elle était un fait et un droit pour beaucoup d'hommes, pour un plus grand nombre qu'aujourd'hui. Elle était surtout beaucoup plus facile à conquérir et à conserver pour tous ceux qui savaient l'apprécier et la désirer.

A qui la liberté est-elle surtout nécessaire ? aux individus et aux minorités. Les uns et les autres la trouvaient dans les limites imposées par le contrôle réciproque des forces naturelles ou traditionnelles à toute autorité, à toute souveraineté quelconque. Ils la trouvaient encore et surtout dans l'heureuse multiplicité de ces états restreints, de ces souverainetés indépendantes, de ces républiques provinciales et municipales qui ont toujours été le boulevard de la dignité de l'homme, le théâtre de sa plus salubre activité ; où le citoyen capable et courageux trouve bien plus de chances pour sa légitime ambition ; où il est bien moins effacé, moins courbé sous le niveau que dans les grands états.

Au moyen-âge, sans se préoccuper de l'égalité que personne alors ne rêvait ni ne réclamait, on avait le sentiment et l'usage de la liberté ; on avait su plus au moins la concilier avec l'autorité, tout comme la variété avec l'unité, tout comme le respect profond du droit individuel avec la force et la fécondité de l'esprit d'association. Aujourd'hui, le niveau du despotisme ou de la démocratie tend à abaisser toutes les têtes, et à avilir tous les cœurs. Autrefois les têtes se tenaient plus haut, et les cœurs possédaient cette liberté inviolable que donne l'honneur.

¹ Cette considération est empruntée à M. de Montalembert, *Moines d'occident*.

LA SCIENCE AU MOYEN-ÂGE.

Assurément personne ne prétendra que les connaissances fussent répandues dans le moyen-âge, même à ses plus belles époques, aussi généralement qu'elles le sont aujourd'hui ; mais il s'en faut de beaucoup que cet âge ait été celui de la barbarie et que la civilisation s'y soit perdue. Commençons, d'abord, par observer que les connaissances n'étaient pas générales dans la société antique. Elles ne se rencontraient guère que dans les premières classes. Je ne crois pas que les derniers rangs de l'ordre social, chez les anciens, aient été plus instruits que le peuple du moyen-âge ; on ne pourrait donc pas plus appeler celui-ci barbare que le peuple de l'antiquité. Les connaissances qui auraient pu se perdre sont celles que cultivaient les classes supérieures : c'étaient particulièrement les connaissances littéraires ; or, quelque belle qu'on prétende avoir été la littérature païenne, on avouera qu'elle n'a guère influé sur le bonheur des peuples ; la preuve s'en trouve dans l'affreux ordre moral et politique de la société ancienne.

Quoi qu'il en soit, ces connaissances et la culture des beaux arts disparurent en partie à l'invasion des barbares. Cela se conçoit. Des peuples ignorants et grossiers, armés d'une fureur incroyable de destruction, couvrent la surface de l'Europe ; toutes les institutions périssent ; les sources d'instruction n'écoulent plus, elles sont taries. La société d'alors n'eut guère le loisir de se livrer aux lettres. Le premier soin de toutes les classes et de tous les individus, c'était de se mettre à l'abri des plus terribles ravages de l'invasion. Et celle-ci était-elle disposée à écouter les accents des lettres ? L'esprit de ces barbares ne connaissait d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, berceau de leur empire : leur cœur ne se ravissait qu'à l'aspect du sang, qui, inondant les plaines, rendait témoignage de leur valeur ; leur oreille ne s'ouvrait que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires tombant sous leurs coups.

Ce qu'il fallait leur enseigner d'abord, c'était la religion qui, seule, civilise. C'est ce que fit le clergé, seul corps de la société romaine qui fut resté debout ; et par l'aide de la Providence, qui voulait christianiser ces peuples, il y réussit facilement. Le clergé avait conservé les connaissances anciennes, et, de plus, il avait toutes celles que les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les Pères de l'Eglise, si savants et si éloquents, lui avaient léguées. Il ne perdit ni les unes, ni les autres ; il conserva tout dans les monastères. Là, tout ce qui pouvait servir à perfectionner l'esprit hu-

main fut gardé avec le soin le plus scrupuleux. Un grand nombre de maisons religieuses furent occupées à transcrire les manuscrits des anciens. Les règles monastiques de cette époque prescrivaient avec des détails minutieux le soin et la transcription des livres ; et, ce qui paraît supposer une quantité assez considérable de volumes, elles voulaient que deux religieux fussent chargés du soin de la bibliothèque. On voit par les ouvrages qui nous restent des sixième et septième siècle, que de grandes connaissances se trouvaient dans les écrivains nombreux de ces époques, et particulièrement dans St. Fulgence, Cassiodore, Grégoire de Tours, Fortunat, St. Isidore, St. Adhelme, le vénérable Bède, et Paul, diacre d'Aquilée. Du temps de Grégoire de Tours, à cause des relations commerciales de la France avec l'Asie, les langues orientales étaient enseignées dans les écoles de Paris. Au sixième siècle, quand le roi Gontran entra à Orléans, la jeunesse de cette ville le complimenta en vers syriaques, hébraïques et latins. Les connaissances, renfermées d'abord dans les monastères et propagées par les écrivains du temps, durent se répandre surtout dans les contrées qui furent plus tranquilles. C'est ce qui se vit particulièrement en Irlande qui, pendant plusieurs siècles, fut exempte d'invasion. Aussi cette île offre à cette époque un état scientifique que j'oserais appeler brillant. De toutes les parties de l'Europe, on venait s'instruire aux célèbres écoles qu'elle renfermait. C'est à l'Irlande que l'Angleterre doit, en grande partie, sa science et sa civilisation ; dette de douze siècles, que l'oppression n'a point acquittée. Oh ! n'a-t-il pas à regretter, le noble fils d'Erin ces jours où sa patrie, reine de la science, voyait les diverses nations accourir dans son sein pour recevoir la lumière et y apporter des richesses. Des jours différents sont venus ; mais, du moins, le génie et le cœur n'ont jamais abandonné la plus belle fleur de la terre, la plus belle perle de la mer, et naguère l'Irlande, sur son lit de tortures, pouvait encore sentir son noble cœur tressaillir de gloire aux accents de la lyre de Moore, et aux paroles magiques du plus puissant orateur populaire qui fut jamais.

A l'époque dont je parle, les sciences ecclésiastiques, l'histoire profane, la poésie se cultivaient partout. Les écoles savantes des monastères étaient fréquentées par une nombreuse jeunesse. On voit par les écrits de St. Boniface et de St. Adhelme, que les religieuses étudiaient le latin, et il y a un certain nombre d'ouvrages écrits par elles dans cette langue avec élégance.

Tout le monde connaît les efforts couronnés de succès que Charlemagne fit pour répandre les lettres dans son vaste empire. Le célèbre Alcuin, qu'il fit venir de l'Angleterre, pour lui aider dans cette grande œuvre, était un prodige de science. Par ses soins une

instruction élevée se répandit bientôt rapidement. Est-il rien de plus beau que de voir le puissant empereur, faisant rassembler des enfants de toutes les classes de la nation, et, avant de partir pour ses conquêtes, leur assignant ce qui devait être la matière de leurs études, puis, au retour, allant les examiner, faisant passer à sa droite ceux qu'il trouvait instruits, et à sa gauche ceux qui ne l'étaient pas, promettant aux premiers les charges, les dignités de l'empire, et menaçant les autres, quelque nobles qu'ils fussent, de ne jamais rien leur accorder, s'ils ne se hâtaient par leur application de réparer leur négligence.

Les papes Eugène II et Léon IV secondèrent le mouvement imprimé aux études par Charlemagne. Dans le concile de Rome, en 846, il est ordonné à tous les évêques et à tous les curés d'instituer des maîtres qui puissent enseigner les arts libéraux et la doctrine du salut.

Partout on voit, à cette époque, les monastères, si nombreux alors, remplis de bibliothèques. D'après les écrivains du temps, le couvent qui n'en aurait pas possédé une, aurait été une monstruosité. On disait proverbialement, qu'un arsenal n'est pas plus nécessaire aux gens de guerre, que ne l'est à des religieux une bibliothèque. Ces bibliothèques étaient quelquefois fort considérables pour ces temps où l'on ne connaissait pas l'imprimerie : 3,000 volumes furent brûlés à l'abbaye de Croyland ; celle de Novalaire avait 6,000 manuscrits, et celle de St. Vincent, à Lyon, passait pour en avoir 11,000. Qu'on se souvienne toujours que les monastères étaient des écoles et qu'ils répandaient aussi au dehors la science qu'ils possédaient. Le célèbre écrivain allemand Schlegel a fait voir que depuis le temps de Charlemagne, les manuscrits furent multipliés dans l'occident avec plus de profusion qu'ils ne l'avaient été dans les temps les plus reculés de l'antiquité.

Au reste, les écrivains judicieux ne manquaient pas à cette époque du dixième et du onzième siècle, si décriés ; on peut nommer entr'autres Loup de Fervièrès, Hincmar de Rheims, Flodoard, Fulbert, Ives de Chartres, Lanfranc, St. Pierre Damien, et Gerbert, plus tard Sylvestre II si célèbre par ses connaissances en tout genre, à qui on a attribué l'introduction du chiffre arabe en France, et l'invention de l'horloge à balancier. Les écoles de ces temps sont célèbres ; il suffit de mentionner celles de Fulde, de S. Gall, du Bec, de Corbie, de Trèves, d'Autun, de Laon, de Strasbourg. Dans ces écoles et dans mille autres, moins renommées, toutes les classes étaient admises : on enseignait les sept arts libéraux que l'on classait ainsi : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie : l'enseignement se

couronnait par la théologie. Guibert de Nogent, auteur du célèbre ouvrage, *Gesta Dei per Francos*, qui vivait à la fin du onzième siècle, assure que de son temps, il n'y avait pas en France une ville, ou même un bourg, qui ne possédât une école où les personnes, même de basse extraction, pouvaient se faire instruire.

Mais voici que s'élèvent avec le douzième et le treizième siècle ces universités qui répandent partout la science avec éclat, et impriment aux esprits une activité extraordinaire. Les papes créent à chaque instant quelque nouveau foyer d'instruction de cette espèce, et pour ne rappeler que les plus célèbres, je nomme les universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Bologne, d'Upsal, de Lisbonne dont la gloire fut si grande dès cette époque. Cette période du moyen-âge est une de celles où l'esprit humain s'est élevé à une plus grande hauteur, et où la vie intellectuelle eut une plus grande énergie. Rien n'égale l'ardeur de ces discussions qui s'élèvent alors sur les plus importants points de la religion, de la métaphysique et de l'ordre social, et qui furent toutes traitées avec une grande profondeur de vues et une merveilleuse subtilité. Non, certes, ils n'étaient pas barbares et incultes ces siècles, où, malgré les obstacles qu'elle devait rencontrer avant la découverte de l'imprimerie, la science fut recherchée et trouvée par tant d'intelligences. Non, ils ne furent pas barbares ces temps, où parurent un St. Anselme dont la dialectique rappelle Aristote et le style Platon, et un St. Bernard, qui confondit avec tant de force et de science toutes les erreurs de son temps, et qui, pour l'éloquence et l'onction du style, n'a, je le dis hautement, aucun écrivain à redouter parmi ceux des plus beaux siècles littéraires anciens et modernes.

Et quel siècle que celui de St. Louis ! pour la science, les hautes productions de l'esprit humain, les merveilles de l'art, il peut réclamer une place brillante à côté des siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Pour ne parler ici que des génies philosophiques, alors paraissait St. Bonaventure, dont les contemplations sublimes sur les rapports entre l'ordre naturel et surnaturel, montre un génie si élevé, dans cette science si belle, la philosophie mystique. Alors Vincent de Beauvais donnait son *Speculum*, encyclopédie dans la force du terme, qui forme quarante-deux livres, divisés en plus de neuf mille chapitres, équivalant à soixante-et-dix volumes in-8° ordinaires. C'est le résumé de toutes les connaissances du moyen-âge, et si l'on y voit beaucoup d'erreurs que le temps a relevées, ce recueil montre néanmoins combien alors les connaissances étaient variées, et comme l'on cherchait à pénétrer tous les secrets de la nature morale et

physique. Alors Roger Bacon réhabilitait et sanctifiait les sciences naturelles, classifiait toutes les connaissances, proposait la réforme du calendrier, accomplie trois siècles plus tard ; ce puissant génie renouvelait les miroirs ardents d'Archimède, et prédisait, s'il n'accomplissait pas, les grandes découvertes des temps modernes, la poudre à canon, le télescope, le microscope, les aérostats, l'emploi de la vapeur appliquée à la navigation. Le nom de cet homme, dont l'esprit de découverte excitait la vive admiration de Cuvier, doit briller de la gloire de ceux de Newton et de Leibnitz. Alors Albert-le-Grand, étonnait tellement par les prodiges de sa science et ses inventions merveilleuses, qu'on l'appelait le miracle de la nature et la stupeur de son siècle. Ses leçons attiraient un si grand nombre d'auditeurs, qu'il était obligé de professer en plein air. Le nom d'Albert-le-Grand, revêtu de je ne sais quoi de magique, s'est conservé jusque dans le peuple de nos jours.

Et, maintenant, que notre admiration s'incline devant ce disciple d'Albert, dont les inugissements, suivant l'expression de son maître, devaient être entendus par tout le monde. Quelle plus vaste intelligence a donc brillé pour éclairer la terre que celle de cet ange de l'école, esprit en quelque sorte infaillible, dont la parole est la plus haute autorité humaine qu'on invoque aujourd'hui encore, dans toutes les questions de la métaphysique, de la morale et de l'ordre social ; oracle suprême de la théologie, qui a fait dire au pape Jean XXII qu'il a plus éclairé l'Eglise que tous les docteurs ensemble, et que l'on profite plus en une année avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres, et dont un des plus forts esprits de ce siècle, Lacordaire, a dit : " Quand on a étudié une question même dans de grands hommes, et qu'on recourt ensuite à cet homme-là, on sent qu'on a franchi plusieurs orbes d'un seul coup, et que la pensée ne pèse plus." A l'âge de quarante-un ans, après avoir tout embrassé dans ses vastes études, et avoir publié divers ouvrages, il conçut le projet d'une grandiose synthèse des sciences morales, où serait dit tout ce qui peut se savoir de Dieu, de l'homme, et de leurs rapports : neuf ans après avoir conçu cette pensée, la mort le surprenait ; mais il avait écrit la *Somme Théologique*, œuvre surhumaine, où le génie d'un seul homme a pénétré dans les profondeurs des questions les plus difficiles et les plus importantes. Ce livre à la main, le treizième siècle appelle les intelligences les plus fortes des siècles modernes, et leur demande de venir apporter un monument qui puisse être mis à côté de celui de Thomas d'Aquin.

Que de noms, quoique moins célèbres, ont illustré par des écrits, cette époque de science et de génie. Les écrivains du treizième et

du quatorzième siècles sont très-nombreux. Dans cette collection connue sous le nom d'*Histoire littéraire de la France*, les notions sur les écrivains de ces deux siècles remplissent, à elles seules, six volumes in-4°. On est surpris, dit le savant Hurter, de la richesse étonnante d'ouvrages de tout genre et du grand nombre de génies remarquables que présente cette époque. Ce n'était pas seulement la théologie et la philosophie qu'on étudiait alors : le droit avait aussi d'illustres docteurs ; l'enseignement de la jurisprudence attirait à Bologne, à Padoue, à Pise, à Orléans, une jeunesse nombreuse. La législation n'eut peut-être jamais une plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes de la foi et du droit, donnaient au code canonique tous les développements que comportaient les progrès toujours croissants de la civilisation. De l'autre, on voyait naître ces belles législations civiles, les *Miroirs* de Saxe et de Souabe, les *Etablissements* de St. Louis, les *Assises* de Jérusalem. En même temps, la médecine florissait dans les métropoles de Montpellier et de Salerne. Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry écrivaient l'histoire comme les anciens, et un autre genre historique apparaissait dans l'idiôme moderne, sous la plume naïve et charmante de Ville-Hardouin, de Joinville, et, plus tard, sous celle plus attrayante encore de Froissart.

Et ne croyez pas que le travail scientifique, dont je vous ai donné une esquisse si imparfaite, ne fut qu'à la sommité de la société : il était chez tous les peuples, dans toutes les classes. Je vous ai dit que des écoles étaient ouvertes dans tous les couvents, qu'il y en avait d'attachées à toutes les églises paroissiales. Le couvent de St. Benoit sur Loire avait cinq mille écoliers ; les deux universités de Bologne et d'Oxford contenaient, l'une, douze mille élèves, l'autre, trente mille ; et la plus fameuse qui fut jamais, celle qui attirait les élèves de toutes les parties de l'Europe, qui vit étudier et professer dans son sein Albert-le-Grand, St. Bonaventure et St. Thomas, l'université de Paris, a eu une gloire bien supérieure à celle de l'école d'Athènes et d'Alexandrie, et même à celle qu'elle possède aujourd'hui. Au quatorzième siècle, elle avait dans la ville vingt-deux collèges, sans compter les écoles des ordres religieux.

Voulez-vous avoir une idée du nombre de ceux qui puisaient l'instruction dans cette capitale des sciences et des lettres, écoutez ce que rapportent les écrivains du temps. Les maîtres et les étudiants de Paris étaient si nombreux que, lorsqu'ils allaient en procession à St. Denis, les premiers étaient rentrés dans l'église de l'abbaye, quand les derniers étaient encore dans l'église des Mathurins à Paris, c'est-à-dire, à la distance de deux lieues et

demie environ. Il y eut jusqu'à cinq mille gradués à la fois dans l'université ; dans une occasion, celle-ci promit d'envoyer vingt-cinq mille écoliers pour augmenter la pompe d'un convoi ; dans un temps elle compta quarante mille élèves.

Laisant de côté une multitude d'autres faits, je m'arrête ; mais quand on a étudié un peu l'histoire du moyen-âge et qu'on entend appeler cette époque l'âge de l'ignorance, on sourit de pitié, et l'on voit qu'une telle inculpation ne s'explique que par la profonde ignorance de ceux qui la font.

Il ne me reste plus qu'à dire que non-seulement les connaissances étaient très-répendues au moyen-âge, mais que, de plus, la science était saine et profonde. Elle s'appuyait sur la doctrine sacrée, qui donnait une base certaine à ses principes, et la préservait de ces écarts qui entraînent la société dans les plus funestes erreurs. En même temps, la religion lui ouvrait de vastes horizons où son regard découvrait les plus magnifiques aspects dans les diverses sphères de l'ordre intellectuel.

Aujourd'hui, les théories, qui font abstraction de la vérité révélée, n'ayant aucun fondement solide, sont toujours à recommencer. Aussi chaque philosophe, chaque publiciste a la sienne. La science est arrêtée dans sa marche vers la vérité, par cette variété de doctrines qui souvent se combattent sur les points les plus essentiels, et elle tombe dans les excès les plus déplorables. Jamais au moyen-âge on n'aurait vu surgir ces systèmes extravagants sur le monde, l'homme et la société, qui sont la honte de notre siècle. A l'époque dont je parle, l'esprit humain, par suite de l'éducation qu'il recevait, était plus fort, plus sain, plus élevé : l'atmosphère intellectuelle, dans laquelle vivait la société, était plus pure, plus lumineuse, plus céleste. Quand on compare les écrivains qui ont traité au moyen-âge les questions métaphysiques, morales, sociales, avec ceux de notre époque qui ne se sont pas inspirés du même esprit religieux, on se rappelle les paroles du plus grand génie littéraire de notre siècle : " De petits hommes se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques des monuments d'un autre âge : on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés." ¹

J. S. RAYMOND, Ptre.

(A continuer).

¹ Châteaubriand. *Génie du Christianisme*.

LE CONCOURS DE POESIE

A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Les vingt années qui viennent de s'écouler nous ont donné les prémices d'une littérature nationale. Ce doit être pour tous un sujet de joie et de légitime orgueil ; car, quelles que soient les destinées de la race française en Amérique, qu'elle ait pour mission, ainsi qu'on l'a écrit, de diriger le mouvement général des idées, ou qu'elle demeure sans influence, isolée et comme perdue au milieu des autres races, toujours il sera glorieux pour nous, Canadiens, de n'avoir pas laissé dégénérer, sur les bords du St. Laurent, ce noble esprit français, que l'histoire nous présente voué, dès l'origine, au culte de la poésie et de l'éloquence.

D'ailleurs, la création d'une littérature nationale répondait à un besoin de notre société. Séparés de la France à une époque où la France elle-même se séparait de Dieu, nous avons grandi loin d'elle et sans passer par ses révolutions, en suivant les lois de développement que la Providence nous avait marquées, en gardant les vieilles traditions, l'esprit de foi et les vertus sociales de nos pères. La France, qui a perdu ces biens, ne peut donc nous fournir tout l'aliment de notre vie intellectuelle. Il nous faut aussi une littérature propre, qui soit l'expression de nos idées et de nos mœurs, et qui puisse à son tour réagir sur elles. Aujourd'hui que tout le monde sait lire et veut lire, on voit de suite quelle peut être la force d'une telle littérature, pour défendre le peuple canadien contre l'influence des idées nouvelles, et pour lui conserver son caractère primitif de simplicité et de grandeur.

Mais bien des obstacles s'opposent au progrès des lettres en Canada ; et le moindre n'est pas, sans doute, cette répugnance que l'on éprouve généralement pour le travail sérieux de l'écrivain. On lit beaucoup parmi nous, mais on écrit le moins possible ; sauf, une vocation toute spéciale et bien rare, il n'y a guère que le devoir ou le besoin impérieux qui puisse déterminer à prendre la plume. Il résulte de là, qu'une foule de talents se perdent ignorés, ou du moins ne vont jamais jusqu'au bout d'eux-mêmes. La cause du mal est facile à savoir : c'est qu'il est plus paresseux et plus doux de lire que d'écrire, selon l'expression de Talleyrand ; l'un n'est qu'un plaisir sans fatigue, l'autre demande un effort qui coûte à la nature ; et cet effort est plus pénible encore dans un pays comme le nôtre, où le plus souvent on est obligé de prendre sur ses loisirs le temps que l'on consacre à la culture des lettres.

Il faut donc stimuler l'écrivain. Mais quels seront les mobiles assez puissants pour éveiller ou rappeler à eux mêmes des talents qui s'ignorent ou s'oublient ? Il n'en est pas d'autres que l'intérêt et la gloire. La gloire peut suffire, mais du moins faut-il la donner assez grande, assez belle pour qu'elle puisse tenter et satisfaire une légitime ambition.

C'est dans cette pensée que nos compatriotes d'origine britannique fondaient, en 1864, un concours annuel de littérature anglaise, à l'Université McGill.

Il était réservé à l'Université Laval de réaliser pour nous cette heureuse idée.¹ C'est la gloire de cette institution de comprendre les besoins du pays, et de travailler à les satisfaire dans toute la mesure de ses ressources. A son origine, pour conjurer un grave danger social, la déchéance des professions libérales, elle s'était proposé de relever le niveau des études et de protéger la moralité des étudiants : et ce double but elle l'a poursuivi, depuis quinze ans, à travers les obstacles et en dépit de tous les sacrifices, avec une persévérance digne de tout succès. Aujourd'hui elle étend son action, elle complète, pour ainsi dire, son œuvre première, en accordant ses hautes faveurs à la littérature canadienne. Ainsi, elle prouve une fois de plus que rien de ce qui intéresse l'honneur national ne saurait lui être étranger, et elle nous habitue à tout attendre de sa magnificence, et de son dévouement à la patrie.

Le nouveau concours est un appel au travail sérieux, partant, un gage de succès et de gloire pour notre littérature. Il est vrai qu'il

¹ Les journaux ont fait connaître le concours de poésie française et ces conditions. Les premiers lauréats ont été couronnés en septembre dernier ; le sujet du concours était : *La découverte du Canada*. Le sujet de l'année courante a pour titre : *Les Martyrs de la foi en Canada*.

n'embrasse encore qu'une branche des lettres, mais il s'étendra sans doute aux autres, pour stimuler tous les talents, pour couronner tous les nobles efforts. La poésie reçoit les premiers honneurs, c'est justice ; mais il est juste aussi qu'en montant sur le trône, elle tende la main à ses sœurs, l'éloquence et l'histoire, pour les placer à côté d'elles.

Je dirai même une autre espérance, un rêve, si l'on veut, car je suis de ceux qui aiment à rêver pour l'Université Laval un glorieux avenir. Cette Faculté des Arts qui devient aujourd'hui un foyer d'émulation littéraire, ne pourrait-elle pas, un jour, rallier autour d'elle l'élite de nos écrivains, et nous donner, sur les rives du St. Laurent, comme le spectacle d'une autre académie française ?...

Je ne reconnais à personne, pas même à une académie, le privilège de former des poètes et des orateurs ; mais j'aime à croire à l'influence heureuse d'une société d'hommes distingués, unis dans les mêmes principes catholiques, aspirant à un même but, la gloire des lettres, et capables de diriger le goût par le précepte et l'exemple à la fois. Si un pareil corps se formait jamais parmi nous, voici les trois grandes choses qu'il pourrait accomplir, pour assurer à notre littérature un développement complet, régulier et constant : consacrer en ce pays l'alliance de la religion et des lettres, alliance nécessaire, surtout pour cette terre de foi où presque toutes les grandes œuvres ont été le fruit d'une pensée religieuse ; veiller au dépôt des traditions littéraires que nous a léguées le dix-septième siècle, et préserver nos écrivains d'un funeste entraînement vers les nouveautés romantiques ; purifier notre langue de tout alliage étranger, et nous rendre le bel idiome français de nos pères, la langue de Racine, de Fénelon, de Bossuet !

Quoiqu'il en soit de ces rêves chimériques ou de ce légitime espoir, quand l'Université Laval fonde parmi nous un concours de poésie nationale, elle mérite bien de son pays ; car elle fait une belle œuvre, j'oserai dire, une bonne œuvre. La poésie, disait Fénelon, est plus utile et plus sérieuse que le vulgaire ne le croit. On la confond souvent avec l'art d'aligner des phrases et d'entrelacer des rimes ; mais c'est lui faire injure. Autant l'ombre s'éloigne du corps, autant la poésie diffère de la versification. De ces deux choses, l'une est presque un jeu de mots, stérile par lui-même ; l'autre est la fleur la plus exquise de l'esprit, avec la forme la plus belle du langage humain. Le froid rimeur se morfond sur des mots, mais le poète a des ailes : il vole jusqu'aux plus hautes régions de la pensée et du sentiment.

La poésie véritable est digne de notre respect ; car elle est chose sacrée, elle vient de Dieu. Les anciens l'avaient pensé. Les

chantres épiques, dit Platon, ¹ ne doivent pas à l'art ; mais à une flamme céleste, à un dieu, les belles créations de leur génie. Cicéron dit de même des poètes qu'un souffle divin les inspire : *divino spiritu afflari*. ² C'est ainsi que les maîtres de la sagesse antique confirmaient les gracieuses fictions qui représentaient les Muses, pendant le sommeil du poète, touchant son front d'une baguette d'or et déposant sur ses lèvres des gouttes de miel pur comme l'ambroisie. La vérité, cachée sous ces fleurs, a été proclamée par l'Esprit-Saint lui-même, quand il a dit par la bouche d'un apôtre : *Omne datum optimum et omne donum perfectum, de sursum est, descendens a Patre luminum* ; Jacob, I. 17.

Oui, le doux parler, ce don ravissant qui distingue le poète, vient de Dieu. En effet, comment se produit le phénomène de l'inspiration poétique ? Il naît d'un vif sentiment du beau qui exalte et transporte l'âme. Or, toute beauté physique ou morale n'est qu'un rayon de la beauté créée, une ombre de la gloire divine. Le Verbe, qui illumine par la raison tout homme venant en ce monde, reflète aussi ses splendeurs dans les merveilles de la nature et les beautés de l'ordre moral ; et quand la présence divine se fait sentir à l'homme de quelque manière, il éprouve un tressaillement que la créature seule serait incapable de produire. C'est alors que l'âme tendre et délicate du poète, agitée en ses fibres les plus intimes, frémit et vibre comme sous un souffle mystérieux, en même temps qu'elle est toute pénétrée de lumière et de chaleur : le cœur se dilate, l'imagination s'échauffe et s'élève ; tout objet qui frappe le regard, s'illumine, se transfigure ; un monde nouveau se découvre, où clartés, harmonies, parfums ravissent l'âme et font déborder le chant des lèvres. Tel est le poète ; il ressemble à la Sybille antique, qui n'avait de voix et d'oracles que sous le souffle de son dieu : *Deus, ecce deus*. ³

La poésie vient de Dieu et va à Dieu. Il y a, au fond de toute âme, un ressort secret qui élève l'esprit et le cœur : de là, les aspirations vers le vrai, les élans vers le beau, les généreuses ardeurs pour tout ce qui est grand et sublime. Plus que tout autre, le poète est travaillé par une force d'en haut. Toutes ses facultés, vive intelligence, sensibilité exquise, ardente imagination, voilà comme des ailes qui le soulèvent sans cesse et le portent vers l'idéal. Pour lui, les beautés les plus vives de la nature et de

¹ Dialogues de Platon : *Ion*, ou *De la poésie*.

² Cicéron : *Pro Archid.*

³ Virgile *Enéide*, VI.

l'âme humaine ne sont qu'un point d'appui pour s'élançer plus haut... Où tend ce continuel essor ? Vers le ciel, vers Dieu, vers le Soleil—*ardens et lucens*—qui luit dans le lointain de l'infini, mais dont un seul rayon, si faible qu'il soit, suffit pour allumer la flamme sacrée de l'inspiration. On se plaint que le poète est volage ; mais ne voit-on pas que, s'il voltige ici-bas de fleur en fleur, sans pouvoir s'arrêter sur aucune, c'est qu'une force irrésistible l'attire au ciel vers le meilleur et le plus parfait : il tend vers Dieu, même à son insu. Sans doute, il est faible ; il peut se laisser séduire par de fausses lueurs, allumées sur l'écueil. Il est libre aussi : il peut se détourner de la lumière pour diriger son essor vers les sombres rayons du mal ; mais, a dit un poète :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Victor Hugo, Lamartine, et tant d'autres ! Anges tombés, vous marchez dans la région des ténèbres, mais vous vous souvenez parfois des cieux ! à travers l'ombre épaisse, votre poésie donne encore quelques rayons de sa splendeur d'autrefois. Vous souffrez dans le mal, et vous avez la colère au cœur, le blasphème à la bouche : mais ces douleurs, mais ces blasphèmes, ces efforts contre Dieu, sont encore le témoignage du poète naturellement religieux !

Ainsi, comme l'a dit un philosophe, la poésie est chaste et pieuse par essence : elle est donc utile aux hommes et peut servir à les rendre meilleurs. Ce n'est pas en vain que les anciens désignaient sous un même nom, *vates*, le poète et le prophète ; car, l'un et l'autre ont une même mission à remplir : faire connaître et aimer la sagesse, la vertu, la religion. Oui, tel est le privilège du vrai poète : quand il revêt de ses fleurs les vérités morales, il leur donne un charme qui captive les esprits et les cœurs. Les peuples mêmes les plus barbares n'y sont pas insensibles, dit Fénelon. La poésie peut adoucir leurs mœurs et parfois, comme la musique, les amener à la vertu par un attrait doux et puissant. C'est cette influence que les poètes eux-mêmes ont chantée, quand ils représentaient Orphée apprivoisant les lions et les tigres, Amphion remuant les pierres aux doux sons de la lyre. Ces riantes fictions ne sont pas des mensonges, mais bien d'ingénieuses allégories pour faire comprendre quel est le pouvoir de la parole animée par les vives images, par les grandes figures et par le charme de l'harmonie. ¹

¹ Fénelon.

Quand le poète chante Dieu et la vertu, il ajoute à la religion des peuples ; quand il chante les souvenirs glorieux, les belles actions et les grands hommes, il allume dans les cœurs comme un foyer d'héroïsme, qui promet de nouvelles gloires à la patrie.

Laissons donc chanter le poète ! le vrai poète, qui garde sa muse chaste, sans l'asservir à l'erreur ni au mal. Avec le prêtre qui parle de l'autel ou de la chaire sacrée, c'est au poète de protester contre les faux prophètes qui prêchent le matérialisme, qui voudraient nous ravir notre âme, notre Dieu, notre ciel ; effacer tous nos titres de gloire, et la noblesse de notre origine et la grandeur de notre destinée !

C'est au poète de rappeler aux hommes qu'ils ne vivent pas seulement de pain, mais de toute parole divine. Notre siècle, esclave du confortable, voudrait mettre au service du corps toutes les intelligences et tous les bras qui travaillent. Il semble, à voir le monde, qu'il n'y ait pour l'art d'autre besoins à satisfaire que les exigences toujours croissantes du luxe et de la volupté... Pourtant il faut un peu de poésie à l'homme !... Sur cette terre d'exil, dans la prison du corps, l'âme, le meilleur de nous-même ! l'âme soupire après le bonheur ; elle l'appelle avec une force indicible, une ardeur incessante et toujours nouvelle ! Mais le cœur humain est si grand, que tous les biens terrestres ne sauraient le remplir. En vain demande-t-on le bonheur aux plaisirs, aux honneurs, à la science : les plaisirs ne laissent après eux que le dégoût et l'amertume, quand ce n'est pas le remords ; les honneurs fatiguent de leur éclat même ; la science ne peut dissiper toutes les ombres de l'esprit, et moins encore, combler le vide du cœur. Toujours trompé dans son espoir, alors l'homme se plaît à chercher dans ses rêves ce que la réalité ne saurait lui offrir. Il voudrait au moins saisir une ombre de cette félicité qui le fuit toujours ; et si parfois il lui semble l'entrevoir, comme il s'y repose avec amour, comme il met toutes ses délices à la contempler ! La poésie procure cette jouissance ; elle donne ce bien idéal *qui attire toute âme et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !* C'est vraiment une musique intérieure, et comme un écho du ciel pour reposer, consoler, réjouir cette pauvre âme fatiguée des vains bruits de la terre... Voilà le secret du charme impérissable qui s'attache à la grande poésie et lui assure une fraîcheur éternelle.

Laissons chanter le poète. Du moins gardons-nous d'étouffer sa voix sous les rires et les sarcasmes d'une critique impitoyable. Si la muse est timide et faible encore, il faut lui tendre la main pour affermir ses pas, et lui aplanir le chemin si difficile qui conduit à la gloire. La gloire, récompense des nobles travaux, ah ! ne

l'envions pas au poète, car il la partage avec nous ; il n'est pas un rayon de son auréole qui ne rejaillisse sur la patrie et n'ajoute un reflet nouveau à l'honneur national.

D'ailleurs, ne faut-il pas des poètes à cette terre du Canada, si privilégiée pour la poésie ? Quelle nature se déroule partout au regard ! voyez seulement notre grand fleuve, avec son cours majestueux, ses cascades murmurantes, ses îlots, frais oasis, ses lacs vastes comme des mers ; puis, tout le long de ses bords, des rocs sauvages ou de riants côteaux, des bois touffus, ou des champs fertiles, où règne, sinon l'âge d'or, du moins *laurea mediocritas*. Heureuses campagnes ! plus heureuses encore, si le luxe n'y venait pas corrompre la simplicité des mœurs anciennes... Et ce grand théâtre, où se passe notre vie, voyez comme la Providence a soin d'en varier les décors ! Aujourd'hui ce sont les fleurs, la verdure, l'or des moissons ; puis les épis disparaissent, les fleurs s'effacent, les feuilles tombent, comme vos rêves de jeunesse : c'est l'hiver qui s'avance avec ses flocons de neige, ses miroirs de glace étincelante, ses cristaux pendants aux arbres et scintillant au soleil ; puis tout s'en va au bruit sourd et majestueux de la débâcle qui annonce le retour du printemps...

Spectacle de la nature, toujours nouveau ! toujours beau..... mais plus beaux encore sont les souvenirs du passé. Autrefois, à la place des épis qui ondulent dans les plaines, se dressaient, serrés et touffus, des arbres séculaires. Voyez passer à travers ces bois sombres, la bête fauve courant sa proie, puis le sauvage à l'arc tendu puis l'homme blanc, armé de la croix ou de la hache, missionnaire ou colon. Soldat de Dieu, il faut combattre. Entendez-vous les rugissements de l'Iroquois ? les couteaux s'aiguisent, les torches s'allument, les haches rougissent, l'eau bout dans la chaudière..... c'est l'heure des martyrs !

Echos de nos montagnes, échos de notre grand fleuve, répétez encore le bruit du canon qui grondait aux Plaines d'Abraham et à Carillon. Voici l'ennemi qui s'avance menaçant, terrible par la force et le nombre. Soldat de la patrie, il faut combattre : c'est l'heure des héros !

Voilà notre patrie telle que Dieu nous l'a donnée ; voilà notre histoire telle que nos pères l'ont faite. Est-ce une source d'inspirations assez pure et assez féconde ?.... Au milieu de ces merveilles, notre poète a la garantie certaine que l'intérêt et l'originalité ne manqueront jamais à ses œuvres, et il a ce privilège, de trouver sans effort, sous ses yeux ou dans sa mémoire, ce que d'autres sont réduits peut-être à chercher dans des créations forcées ou dans les rêves d'une imagination délirante.

Aussi notre poésie promet-elle une glorieuse destinée. Déjà, née à peine, elle forme le plus beau fleuron de notre littérature ; et celui qui réunirait en un volume les inspirations les plus remarquables de nos poètes, ferait un livre court, il est vrai, mais exquis et délicieux. Un souffle nouveau anime cette poésie de la Nouvelle-France, un parfum particulier s'en exhale, que j'appellerai volontiers, comme un autre écrivain : *la senteur du terroir laurentien*. Poésie canadienne veut dire : poésie religieuse, où la pensée de Dieu rayonne à travers tous les sujets comme un feu doux, pour les éclairer et les purifier ; poésie originale, tantôt mâle et guerrière, forte et vibrante comme l'airain, tantôt aussi fraîche qu'une rose épanouie, mais toujours simple, toujours usant de l'art pour vêtir la pensée de formes élégantes, non pour la parer d'oripeaux bizarres. C'est là, si je ne me trompe, l'expression des qualités qui distinguent particulièrement notre caractère national, le respect et le bon sens : le respect de Dieu, de la vertu, de toute chose vraie et bonne ; le bon sens qui distingue le clinquant de l'or pur, qui sait découvrir le mensonge sous les couleurs spécieuses du sophisme, le loup sous la peau de la brebis.

Voilà donc ouverte à nos poètes la voie où ils doivent marcher : la suivront-ils toujours d'un pas sûr et ferme, comme le seul chemin qui puisse les conduire à la gloire ? Le passé nous permet de l'espérer et l'Université Laval nous en donne une garantie nouvelle ; car le concours, fondé sous ses auspices et dirigé par elle, tout en allumant au cœur du poète le feu doux et sacré, ne lui permettra pas de profaner un don du ciel : il tiendra les regards de la Muse fixés vers les objets de notre amour et de nos respects : Dieu, les souvenirs glorieux de la patrie, les pures jouissances du foyer domestique !

Pour assurer davantage cet heureux résultat, il est désirable de voir s'ajouter au prix de poésie un prestige qui lui manque encore. Quelque brillante que soit une médaille, qu'elle soit d'or ou d'argent, elle ressemble toujours aux lauriers que décernait la Grèce, ce n'est qu'un souvenir pour réjouir le cœur avec la vue. Or, le poète ne vit pas seulement d'ambroisie ; il a aussi des besoins vulgaires. Mais, pour les satisfaire, faut-il compromettre la dignité de l'art qu'il importe tant de sauver, surtout en ce siècle d'égoïsme et de froid calcul, où toute intelligence qui travaille semble occupée à battre monnaie ? Faut-il enlever au poète une partie de sa gloire, en attachant à sa récompense le seul appât d'un gain sordide ? Non, sans doute ; mais que cette récompense ait une double valeur, l'une principale, l'autre accessoire ; alors le laurier ou la médaille est pour le souvenir, pour la vie idéale : *l'autre chose* est pour le besoin

de la vie positive ; si le profit est plus grand, la gloire n'est pas moindre, et tout le poète est satisfait.

Un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, où les Mécènes ne manqueront pas à nos Virgiles : alors il sera donné au prix de poésie de réaliser toutes les espérances qu'il fait concevoir pour l'heureux essor de notre littérature.

A. NANTEL Ptre.

6 Octobre, 1867.

RAPPORT DU JURY

nommé par la Faculté des Arts de l'Université Laval pour l'examen des pièces de poésie française présentées au concours de l'année 1866-67, lu en séance solennelle le 11 Septembre 1867.

La Faculté des Arts, en choisissant *La Découverte du Canada* pour premier sujet de concours de poésie qu'elle a établi l'an dernier, n'a pas voulu seulement former entre l'origine du concours et l'origine de notre patrie une sorte de lien poétique ; moins encore a-t-elle voulu arracher à l'oubli un nom qui brillera toujours au frontispice de notre histoire, un de ces hardis navigateurs que le quinzième et le seizième siècle ont vus promener leurs voiles aventureuses sur des mers lointaines et inconnues, fonder des empires plus vastes que l'Europe et mourir, souvent ignorés, après avoir comblé de gloire et de richesses leur pays et leur souverain. La Faculté a vu dans ce sujet un thème fécond d'inspirations poétiques qui, par l'époque pleine d'enseignement à laquelle il reporte les esprits, par ces circonstances naturelles, et surtout par l'intérêt qui s'attache pour tout homme bien né aux origines de sa patrie, semblait offrir aux jeunes talents, avec une entreprise héroïque, des caractères heureux à tracer une nature riche à peindre, le contraste frappant de mœurs rudes, d'une sauvage simplicité avec une civilisation, sinon parfaite, du moins fort avancée.

La découverte du Canada remonte, en effet, à cette époque pleine de trouble et de grandeur, où des esprits hardis et quelquefois téméraires, épris de l'inconnu et de la nouveauté, tentèrent des voies nouvelles dans les lettres comme dans les sciences, dans la religion comme dans la navigation. Mais, par une erreur fatale, tandis que la boussole guidait les vaisseaux vers de nouveaux continents, assurait leur marche au milieu des écueils, les esprits

flottaient sur la mer du doute au gré d'une raison dérégulée, et, dans un triste naufrage, sans boussole et sans pilote, s'attachaient aux débris épars du vaisseau dont ils avaient eux mêmes rompu les liens. L'Allemagne, agitée comme une bacchante dans l'ivresse, sombrait dans l'abîme de l'erreur ; l'Angleterre devait bientôt suivre ses pas. La foi, ce flambeau destiné à guider la raison sur les mers inconnues de l'infini, n'attirait plus les regards. L'Eglise voyait la perte de ses enfants et s'efforçait de conjurer leur malheur ; mais Dieu avait tourné son cœur vers des plages nouvelles ; l'Amérique devait ouvrir les yeux à la lumière et ses enfants allaient entrer dans l'héritage abandonné par des fils prodigues et égarés.

Déjà quelques nations de l'Europe s'étaient partagé le Nouveau-Monde ; déjà la civilisation chrétienne avait brillé aux yeux des populations idolâtres de l'Amérique ; déjà de l'Occident à l'Orient voguaient des vaisseaux chargés d'or et de pierreries. Eblouis de ces riches dépouilles, les peuples à l'envi s'élançèrent vers ces contrées fortunées qui promettaient de satisfaire toutes les ambitions, d'assouvir toute cupidité. Le désir de partager tant de richesses, de prendre part au pillage d'un immense continent pris comme d'assaut, avait succédé aux intentions plus pures des premiers navigateurs, et l'Amérique devenait une proie que déchirait cruellement de hardis et barbares aventuriers, au lieu d'être un nouveau champ cultivé par les arts de la paix, fécondé par la civilisation chrétienne.

Seule, la France, la fille aînée de l'Eglise semblait étrangère à tout ce mouvement. Ses vaisseaux n'avaient point encore quitté ses rivages pour voguer vers les pays du couchant ; elle voyait sans envie ses opulents voisins s'enrichir des dépouilles de l'Amérique, et semblait ne pas trouver dans ces biens passagers et méprisables un motif suffisant pour exciter sa grande âme éprise de la véritable gloire. Mais Dieu avait marqué son heure. Fidèle à sa mission, elle entreprit de faire en Amérique ce qu'elle a fait en Europe : l'œuvre de Dieu, *gesta Dei per Francos*, cette œuvre négligée peut-être par la catholique Espagne, ou du moins entravée par l'ambition de quelques-uns de ses enfants. C'est dans ce but que le roi très-chrétien, François Ier, envoyait un hardi navigateur breton, vers les contrées encore inexplorées de l'Amérique, pour y planter la croix et y établir un empire chrétien au milieu des peuplades barbares asservies au joug de leurs manitous.

Décrire cette expédition ; les hasards d'une navigation lointaine dont les progrès de l'industrie ont fait un jeu, une sorte de promenade agréable ; peindre cette nature grandiose, ces fleuves immenses, ces forêts séculaires que Châteaubriand a célébrés dans une prose si poétique ; reproduire, par le cœur encore plus que par

l'imagination, les sentiments que durent éprouver, au milieu des périls d'un long voyage, à la vue de toutes les merveilles qui frappaient leurs regards et de ces spectacles si nouveaux pour eux, des hommes au cœur pur et fortement trempés ; retracer le caractère et les mœurs d'hommes sauvages, leur naïf étonnement, leur défiance, leur susceptibilité native, leurs feintes et leur amitié perfide, voilà une partie des richesses que présentait au talent le sujet proposé au concours par la faculté des arts ; sujet vaste et poétique, dont les anciens eussent fait une épopée plus merveilleuse que les voyages de l'ingénieux Ulysse, plus touchante que les malheurs du pieux Enée ; mais que les concurrents devaient circonscrire pour demeurer dans les bornes du concours et céder à l'impérieuse nécessité du temps, qui ne leur permettait pas de parcourir une aussi longue carrière, d'entreprendre un ouvrage qui demande des années, un talent mûri par l'étude et l'expérience, toutes les ressources d'un génie fécond et sublime.

Les concurrents n'avaient donc point à redouter la stérilité d'un sujet qui offrait à leur imagination les plus beaux tableaux, à leur cœur les plus beaux sentiments, à leur émulation les plus beaux modèles de l'antiquité. Le choix du cadre, du genre de poésie, que la Faculté laisse au goût du poète, pouvait seul susciter quelque embarras. Le sujet lui-même semblait naturellement indiquer le genre épique, le tableau d'une entreprise héroïque ; et, si le poète ne pouvait entreprendre une épopée, il pouvait au moins composer un fragment d'épopée, un essai épique où le récit, se mêlant à l'action, aux descriptions brillantes, aux tableaux de mœurs, formerait un ensemble harmonieux, une chaîne non interrompue, un tout varié. Un écueil cependant était à craindre : la précision de l'histoire pouvait gêner l'essor du poète, refroidir son imagination, bannir de ses vers la fiction, sans laquelle les anciens ne concevaient pas de poésie. Aussi presque tous les concurrents ont-ils choisi le genre lyrique, plus flexible, plus indépendant, plus propre aux évolutions de la pensée par l'étonnante variété du rythme, mais aussi moins adapté au récit, aux descriptions, aux détails que semblait demander le sujet. Peut-être aussi ont-ils été effrayés du titre seul de poème épique, ce genre solennel dont les anciens semblent avoir conservé le monopole avec quelques rares génies parmi les modernes, et ont-ils mieux aimé s'élever plus haut à la suite de Pindare, et planer sur les sommets de l'histoire que de tendre leur voile sur une mer sans rivage, à la suite d'Homère et de Virgile.

Quoiqu'il en soit, douze pièces de poésie ont été présentées au concours. C'est plus que la Faculté n'avait osé espérer. De ce

nombre, une pièce anglaise se trouve éliminée par les règles mêmes du concours, qui est un concours de poésie française. Quant à celles dont la Faculté a dû s'occuper, si toutes ne peuvent pas prétendre à une distinction, le jury est heureux de remarquer que toutes témoignent d'une bonne volonté digne d'éloges, soutenue par un travail sérieux et un désir sincère de célébrer nos gloires nationales. Plusieurs, je dirais, révèlent un talent remarquable pour la poésie, si quelques-uns des poètes qui les ont écrites n'étaient déjà avantageusement connus du public dont les suffrages ont prévenu ceux de la Faculté. Sans méconnaître des traces d'un talent véritable dans les essais que la Faculté n'admet pas aujourd'hui au partage de ses couronnes, le jury a cru devoir honorer d'une distinction quatre pièces qui lui ont paru mériter une estime toute particulière. Ce sont celles qui sont inscrites sous les nos. 3, 10, 9 et 2.

Le no. 3, dans un cadre vaste et bien rempli, a paru au jury renfermer des qualités précieuses. L'auteur a choisi pour épigraphe ces vers d'un de nos poètes contemporains, dont les lettres canadiennes déplorent l'absence et qui manque à l'ornement de ce concours :

- “ Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
- “ Puis, au maître du ciel adressant leur hommage,
- “ Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

(O. CREMAZIE.)

Le sujet, dans ce travail, peut-être un peu morcelé dans les vingt-quatre chants qui le composent, a été touché dans toutes ses parties, souvent avec bonheur, toujours avec cette variété qui plait et soutient l'attention. Le style imagé, coloré, d'une hardiesse quelque peu téméraire, descend quelque fois dans les régions voisines de la prose et semble accuser encore un peu d'indécision dans le goût, quelque inexpérience de la langue et de l'harmonie. Ces légers défauts disparaissent presque complètement dans les chants intitulés : *La voix de l'Agouhanna*, *La voix du Chasseur*, *La voix du Pécheur*, *La voix d'une jeune indienne*, que le jury a jugés la partie la plus recommandable du poème, et qui prouvent que l'auteur, avec un peu plus de soin de l'harmonie, une diction plus pure et une distinction plus soutenue, pourra prétendre, dans un prochain concours, à un rang plus distingué. La Faculté des Arts a néanmoins jugé digne d'une mention très-honorable ce travail dû à la plume de M. Eustache Prud'homme, étudiant en droit à Montréal.

Le no. 10, qui a pour épigraphe ces paroles de la Genèse *Egrederet de terrâ tuâ... et veni in terram quam monstrabo tibi, faciamque te in gentem magnam*, aurait, sans doute, déterminé les suffrages du jury, si l'auteur eût joint à un sujet bien entendu, à un goût déjà

formé, à une versification généralement bonne, à l'entrain de sa poésie, des tableaux plus complets et plus larges, une plus grande variété de détails poétiques. Tel qu'il est cependant ce travail, par la sagesse et le bon goût qui le caractérisent, a paru mériter une distinction spéciale, et la Faculté des Arts a décerné à son auteur, M. Basile Routier, avocat au barreau de Kamouraska, la médaille de bronze.

La médaille d'argent a été décernée au travail no. 9 qui a pour devise ce vers d'Alfred Musset

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Une grande élévation dans les idées et dans le style, une heureuse variété de rythme, adapté avec art aux différentes parties du sujet, du mouvement, de l'éclat, un véritable souffle lyrique, qui se soutient presque d'un bout à l'autre du poème : tant de si belles et de si précieuses qualités ont voilé aux yeux du jury un peu d'indécision dans le plan, quelques lenteurs dans le début, d'ailleurs bien versifié, quelques taches dans le style et dans l'expression. Les deux premiers chants ont paru mériter une mention toute particulière pour la grandeur des idées et la beauté soutenue de la versification. L'auteur de ce poème est M. Louis Fiset, protonotaire, et la Faculté espère qu'un si beau talent, cultivé avec amour, continuera pendant de longues années à faire l'ornement du concours annuel de poésie française.

Il me reste à parler du no. 2, le seul essai de poésie épique qui ait été présenté au concours. L'auteur, habitué aux vastes horizons, n'a pas craint d'entreprendre un travail dont l'étendue dépasse les exigences de ce concours. C'est moins une pièce de poésie, qu'un long poème de près de trois mille vers, où le sujet, dans un plan vaste et bien ordonné, se déroule majestueusement comme les ondes du grand fleuve qui baigne nos rivages. Fidèle à l'épigraphe qu'il a choisie : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini: De l'aurore au couchant le nom du Seigneur est digne de louanges*, l'auteur a embrassé dans son cadre le Ciel, la Terre et les Enfers. Il monte jusqu'aux Cieux, à la suite de l'ange du Canada, pour y dérober les secrets desseins de l'Éternel : il descend jusque dans les profondeurs de l'abîme pour y surprendre les sinistres complots des démons, toujours acharnés à disputer à Dieu ses conquêtes, à entraver ses miséricordieux projets, et la terre est le champ de bataille où se livre ce mystérieux et perpétuel combat du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, de Dieu et du démon. De là cet emploi du merveilleux chrétien qui souvent élève le poème à des hauteurs

inconnues des anciens, et ajoute au tableau déjà si riche des horizons lointains qui en augmentent singulièrement l'effet.

Je ne veux pas mêler à l'appréciation de ce poème de minutieux détails d'analyse. Je dirai seulement que le jury a été heureux de rencontrer parmi les pièces de poésie présentées au concours, un essai de poésie épique où les règles du genre sont fidèlement observées, les ressources du sujet habilement mises en œuvre, le style toujours pur et quelquefois d'une précision remarquable. Nourri de la lecture des grands modèles, l'auteur a su les imiter en conservant une large part d'invention et d'originalité. Il manie le style épique avec bonheur, il en connaît les secrets, les grands mouvements. Les comparaisons heureuses qui abondent partout ne sont pas une des moindres séductions du poème. A toutes ces qualités, vient se joindre un charmant épisode placé à propos au neuvième chant, comme pour reposer le lecteur et les matelots des agitations de la tempête qui a dispersé les vaisseaux de Cartier et et poussé la grande *Hermine* sur une île déserte.

Les plus beaux chants de cet essai sont incontestablement le premier, le deuxième, le sixième, le neuvième et le dixième chants, où le poète se soutient à une plus grande hauteur. La chaleur, une sorte d'entraînement, naissent de l'invention et de la fiction ; la poésie y est plus facile, le vers mieux rempli, les idées mieux enchaînées, le tableau plus coloré et plus varié que dans les autres parties du poème. Le jury a parfaitement compris qu'un poème d'une aussi grande étendue, composé dans un si court espace de temps ne pouvait manquer de fléchir par quelque endroit. Aussi n'a-t-il pas été surpris d'y trouver quelques taches. Il est demeuré persuadé que l'auteur, si le temps l'eût permis, eût pu resserrer certaines parties de son ouvrage qui languit parfois, donner à d'autres un développement plus complet, tracer le caractère de son héros d'une manière plus nette et plus précise, multiplier les caractères secondaires presque effacés dans le poème, et marcher à travers les données de l'histoire d'un pas plus libre et plus dégagé.

La dernière partie du poème a surtout paru porter des traces d'un travail rapide : on dirait que l'auteur, fatigué d'une longue course, aspire au repos. En quittant la mer pour entrer à la suite de son héros, dans le fleuve Saint-Laurent, il quitte avec elle les grands horizons, et les rives du fleuve, comme celles de l'histoire, semblent resserrer le cours de son imagination. Quelle qu'en soit la cause, la marche du poète est évidemment gênée. Ce n'est pas cependant que cette partie même soit sans mérite : le poète est toujours poète, même quand il paraît sommeiller ; ce sont des ombres au tableau dont l'effet est de lui donner plus de relief, de

petites taches qu'Horace pardonnait volontiers aux grands maîtres, quand il disait : *Ubi plura nitent in carmine non ego paucis offendar maculis*. Le jury n'a pas cru devoir pousser la sévérité plus loin qu'Horace lui-même, et l'ouvrage, malgré des imperfections qu'un travail plus paisible fera disparaître, lui a paru renfermer des beautés si pittoresques, une imitation si heureuse des grands modèles, une diction si pure, un goût si classique, tant de facilité dans le style et une disposition du sujet si bien entendue, que tous les suffrages se sont réunis pour lui décerner le premier prix. L'auteur, dont le public a déjà admiré plus d'une fois les poésies si gracieuses et si morales, est M. Pamphile Lemay, avocat.

La Faculté se félicite d'avoir, en proposant la *Découverte du Canada* comme sujet du concours de poésie, suscité de remarquables travaux, et elle prie M. Lemay de vouloir bien retoucher, compléter et perfectionner un ouvrage qui assurera à son auteur les suffrages du public et contribuera glorieusement à l'éclat des lettres et du pays.

Me sera-t-il permis, en terminant ce rapport, déjà trop long, d'exprimer au nom de la faculté des Arts de l'Université Laval, le regret de n'avoir pas à présenter aux poètes lauréats des couronnes qui portent avec elles un précieux encouragement, en assurant au talent un loisir dont il a besoin pour la gloire des lettres et du pays.

Les Muses ne sont pas financières, et, si l'on a vu des poètes arriver par le culte de la poésie à une honnête aisance, à cette *aurea mediocritas* que vante Horace, ils ont dû à leurs contemporains, à quelque puissant Mécène, aux libéralités d'un gouvernement protecteur des lettres, bien plus qu'à leurs calculs, de n'avoir pas senti l'aiguillon de la faim.

Il me serait facile de citer des noms ; l'histoire de la poésie en est pleine. Mais j'aime mieux, dans un pays où il suffit d'appeler l'attention sur les œuvres généreuses et patriotiques, pour les voir bientôt se réaliser, me borner à exprimer l'espoir que quelque riche Mécène, épris de l'amour des vers et du désir de promouvoir la gloire littéraire de notre pays, fera pour le Canada ce que le sage Montyon a fait pour la France, et que nous verrons encore se vérifier ce vers que Martial écrivait à un de ses amis :

Sint Mecenates, non deerunt, Flacce, Marones.

LOUIS BEAUDET, P^{tre}.

CAUSERIE ARTISTIQUE.

I

Un jour de l'été dernier, je remontais la rue St. Denis, sans autre but que celui d'aller goûter le frais sur les côteaux vers lesquels se dirige cette rue de mes affections. En cheminant, comme tout homme seul qui n'a que faire de ses idées, je les laissais errer dans le champ de la fiction et dans celui de l'un des plus grands propriétaires de cette aimable rue. Elles finirent par se fixer dans le domaine de ce monsieur.

Le Créateur a dit une fois : " Il n'est pas bon que l'homme soit seul," même quand il va goûter le frais,—ce n'est pas le frais qui manquait à Adam. J'ai senti souvent la vérité de cette grande parole, et particulièrement ce jour-là. On ne laisse pas errer longtemps sa pensée et son regard sur une belle et bonne chose sans désirer qu'elle soit sienne. De là, à l'illusion qu'elle nous appartient réellement, quand on a l'imagination facile, il n'y a qu'un pas. Il vint donc un moment où je me crus l'heureux propriétaire de ce vaste terrain qui borde tout le parcours de cette belle rue. Le sentiment inusité que j'éprouvai dans ce moment fit chez moi une révolution facile à comprendre—grand propriétaire !..... J'oubliai l'air frais que je m'en allais respirer, j'enfonçai mes mains dans mes goussets, comme pour jouer avec des pièces de monnaie qui n'y étaient pas encore, je regardai autour de moi pour voir les maisons de *mes voisins* qui semblaient me jeter leur ombre avec complaisance, et, après m'être redressé comme un ressort tout neuf, de manière à prendre la pose de ce vieillot repeint que nous connaissons tous, je me tournai vers cette perspective de légumes prosaïques

qui croissent et se multiplient dans cette région digne d'un plus noble usage, et je fis le discours qui va suivre :

“ Oignons infectes, choux nauséabonds, haricots perfides, ail abject, vous tous végétaux plus ou moins ignobles, qui n'avez d'autre mission que d'empoisonner l'haleine du soir et celle de mes compatriotes ; vos jours sont comptés. Vous aviez cru, parce que le plus bienveillant, le plus débonnaire des maîtres vous regardait fleurir avec satisfaction, vous aviez cru que votre règne serait sans fin. Eh bien, il est fini, allez ! je veux qu'à votre place s'élèvent le berceau et le temple de l'art canadien. Je ferai comme Deucalion, je vous jetterai en l'air, et vous retomberez en chefs-d'œuvre de l'intelligence.

“ Ici, au centre, s'élèvera le palais des expositions annuelles, renfermant d'abord le musée de peinture et de sculpture, pour l'usage des élèves, la grande salle des concours et des prix, où l'on verra les œuvres couronnées, et les noms des concurrents heureux, puis le salon des bienfaiteurs et des conservateurs, destiné aux réunions du conseil d'administration et où seront placés les bustes en marbre du fondateur et de tous les grands patrons de l'établissement. Dans les annexes de l'édifice principal, se trouveront les grands ateliers des professeurs et les petits ateliers des élèves dont le mérite aura été récompensé. Tous les dix ans, il y aura une grande fête des arts, un grand concours des œuvres de l'esprit, une quasi-olympiade, à laquelle seront conviés tous les orateurs, tous les poètes, tous les artistes du pays ; et tous devront donner une preuve de leur supériorité. On leur fournira un sujet d'avance, et pour leur ménager un plus grand succès, et préparer au peuple une plus grande jouissance, on fermera, pendant dix mois, toutes les institutions littéraires, les cabinets de lectures, les salles de concert, les salons d'exposition, etc. Tous les pianos seront mis sous clef, les chanteurs et les violonistes et tous ces joueurs de quelque chose, qui nous viennent d'Europe avec quelque réputation, devront faire quarantaine à la Grosse-Ile, comme les cholériques. Durant ce temps de jeûne des sens et de la pensée, on ne permettra l'usage du piano qu'aux demoiselles du Fort St. Jean-Baptiste, aux habitants des côtes du Labrador et des îles Manitoulines. Les beaux parleurs, les gens d'esprit devront garder le silence, et si les intérêts de la patrie ou de leur famille leur aiguillonnent trop la langue, avant de faire entendre leurs discours, ils seront obligés de les faire lire par un censeur, pris parmi la corporation des imbéciles de la nation, qui ne permettra pas que rien de trop saillant parvienne à la publicité.

“ Cette charge de censeur sera très-lucrative et d'une haute impor-

tance ; il faudra, pour l'obtenir, avoir été maire au moins une fois, avoir hérité d'un oncle fortuné, avoir fait un peu d'usure, posséder déjà la faveur du gouvernement, être sur le chemin du conseil législatif et sentir un souverain mépris pour tout ce qui a quelque mérite littéraire. Or, comme pour obtenir cette charge, il pourra se présenter une surabondance de sujets bien doués, on mettra les noms à la loterie ; le premier qui sortira sera le seul bon, et comme les autres, en dehors de notre objet, ne vaudront pas grand'chose, on les gardera en réserve pour une autre période décennale,—la sottise ne se perd pas, cela tient mieux que l'esprit.

“ J'oublie de dire que les parlements devront, durant cette époque sacrée, législater sans débat ; d'abord, le pays n'y perdra rien, vu que toute l'éloquence qui se fait là n'est pas pour lui ; le sens droit du peuple n'en souffrira pas non plus, puisque messieurs les orateurs parlementaires se croient inconstitutionnels s'ils disent ce qu'ils pensent, ou s'ils n'autorisent pas par leur vote ce qu'ils ont très-éloquemment déclaré être une chose très-mauvaise, très-injuste, très-désastreuse, un instant auparavant.— Mes orateurs olympiques, eux, essaieront de faire oublier cette façon d'agir du palais, ces souplesses rampantes du partisan esclave ; et ils feront voir qu'il n'y a de maître dans la parole, que ceux qui croient avant de parler, qui disent ce qu'ils croient et qui font ce qu'ils disent ; là où il y a mensonge, le beau n'existe pas, puisque le beau est la splendeur du vrai... l'art qui se trouve dans le faux, c'est de l'artifice, et l'artifice n'est que l'art du fourbe et du voleur.

“ Voici ce que toléreront les règlements du concours olympique : durant les dix mois préparatoires on permettra l'usage des thèses universitaires, à petite dose, comme on prend le *laudanum* ; il y aura pleine liberté de répondre à la santé des maires, et de proposer celle de la reine. Règle générale, tous les discours de dîners seront permis, de même que ceux des luttes électorales. Ainsi, cette superbe discussion qui a eu lieu dans le comté de Rouville, à propos de cette pauvre histoire de la Vendée et de la couleur des chouans ou de leurs adversaires, pourra se renouveler partout sans courir le risque de produire dans le pays un déluge de chefs-d'œuvre d'éloquence. La presse continuera d'être très libre ; seulement, on engagera de plus grands enfants encore pour rédiger les journaux : les quelques rédacteurs actuels de mérite, assez vieux pour être pères, laisseront le fauteuil éditorial, pour la période, entre les mains de l'ainé de leurs bambins ; il ne sera pas nécessaire qu'il soit très-bien élevé, une moustache cirée, du toupet, quelque mois de mauège lui suffiront pour *éclairer l'opinion publique*.

“ Les choristes de nos églises pourront continuer à nous faire la musique qu'ils nous font tous les dimanches, pourvu qu'ils n'aillent pas se perfectionner. Les orgues de Barbarie et les concerts de charité ne seront en rien entravés ; il est à souhaiter même qu'on les multiplie davantage, si c'est possible. L'église de Notre-Dame de Montréal sera autorisée à faire voir le plus possible ses objets d'art, entre autres son chemin de croix et sa *verroterie* du chœur ; la plupart des autres églises auront les mêmes privilèges, surtout celles qui possèdent cette collection si connue d'apôtres en plâtre qui menacent d'envahir tous les sanctuaires du pays. Je conseillerais même à celles qui possèdent ces objets de les voiler durant toute la période des dix ans qui séparera mes olympiades, et de ne retirer le rideau que durant les dix mois préparatoires ; leur effet serait plus puissant. Comme le but de ces jours de privation est surtout de faire désirer les jouissances du beau, on ne peut trop utiliser tout ce que nous avons de laid pour activer cette ardeur.”

J'avais dit, et ce discours produisit sur mon auditoire végétal une sensation profonde. Je vis parmi les choux de fortes têtes se courber, les haricots firent entendre des gémissements comme ils en produisent rarement, et les pommes de terre se demandaient si je n'étais pas un *fénien*.

II

J'en étais à ce point de mes rêveries, quand j'aperçus un grand monsieur qui passait, non, qui courait comme une locomotive effrénée, fendant de son vigoureux profil l'air frais et les rayons du soleil couchant. On aurait dit qu'il voulait aspirer tous les parfums qui flottaient dans l'atmosphère.

— Qui est ce monsieur ? me dis-je.

Et il était déjà loin....

— C'est cet honorable conseiller législatif que quelques uns de mes amis ont fait élire dans un moment de ferveur patriotique ; je l'ai reconnu, c'est son profil, ses jambes, sa démarche... Mais où peut-il aller de ce train?... Catilina n'est pas à nos portes ; nous sommes en paix avec l'univers ; d'ailleurs, Québec se fortifie, Fortin est dans le Golfe et M. Cartier est au ministère de la guerre...

Le monsieur allait toujours. Arrivé devant l'église St. Jacques, il y entra.

C'était un mystère, je voulus le pénétrer et j'entrai moi-même

dans l'église ; le monsieur venait de se pendre à la cloche et lui faisait redire ses plus pieux accents!...

— Comment, avec ce profil et cette mine de François 1^{er}... ! et je restai ébahi. Je savais bien que l'honorable préopinant avait été élu pour défendre le trône et l'autel ; mais ces partisans dévoués ne poussent pas d'ordinaire le zèle jusqu'à sonner les cloches des églises qu'ils rencontrent.

Un instant après, je le vis franchir la nef, escalader les marches du chœur, puis celles de l'autel d'une façon de familier qui me fit dresser les cheveux sur la tête, puis... devinez.....

Il alluma les cierges..... Alors, mes cheveux se *deshérissèrent*, je venais de reconnaître le bedeau de St. Jacques. Ah ! ça ! monsieur l'honorable sénateur de la *Dominion* canadienne, n'allez pas vous offusquer de cette méprise que me fit faire le souvenir vague que j'avais conservé de votre noble figure. La ressemblance réelle qui vous unit au bedeau de St. Jacques vous fait beaucoup d'honneur. Vous avez fait, sans doute, de bien beaux discours dans votre carrière, celui que vous avez récité, lors des débats sur le projet de confédération, n'a pas manqué d'assurer les jours de notre nouvelle constitution ; mais je doute que toutes ces œuvres aient autant de durée et assurent plus solidement l'autel que ne le feront les tradux de votre confrère, en type. A tout prendre, je vous l'avoue, si l'on me donnait une figure à porter en commun avec l'un de vous deux, je crois que je lui donnerais la préférence.

Monsieur Ducharme, donc, bedeau de St. Jacques, est un ouvrier aussi habile qu'il est bon serviteur de son église. Dans ses heures libres, il emploie son intelligence, son goût et la dextérité de sa main à l'ornement du sanctuaire qui lui est confié et il réussit à merveille ; et il en a d'autant plus de mérite qu'il travaille sur un fond ingrat. C'est un intérieur d'église absurde. Quand j'y entre, je suppose toujours qu'on a proposé à l'architecte un problème à peu près semblable à celui que je donnerais à mon tailleur, — qui, entre parenthèse, à une prédilection pour les beaux arts : — “ Etant donné un homme complet et régulièrement constitué, faites-lui un habillement comme s'il n'avait ni tête, ni bras, ni jambes, etc.” Mon tailleur ferait un sac. L'architecte, qui est aussi un homme de goût et qui possède l'intelligence de son art, a fait de même.

Ce pauvre St. Jacques a eu des malheurs : bâti d'abord par un architecte anglais et protestant, il avait dans sa physionomie, très convenable d'ailleurs, un peu du caractère de l'architecture protestante et anglaise du jour, c'est-à-dire du guindé dans l'ensemble et de la lourdeur dans les détails. Au reste, l'harmonie des coupes

générales et de l'éclairage était bien entendu, et les voûtes avaient plus de jet qu'elles n'en ont en général, dans les constructions protestantes du jour.—L'ouvrier y avait mis de la bonne volonté.—L'église brûla, à peine terminée; on voulut de suite la rebâtir, mais en l'améliorant. Ceux qui la trouvaient peu catholique tenaient à la convertir, les économes voulaient aussi faire à meilleur marché, sans pourtant renoncer à faire mieux. Toutes les *compétences* s'étant suffisamment consultées, entre-aidées, entre-concédé leurs petits caprices, entre-éclairées, mais embrouillées en définitive; voici à quelle conclusion on en vint: on alla chez un autre architecte, catholique cette fois, et comme je l'ai dit parfaitement apte à sa besogne, et on lui dit: "Voici les quatre murs de notre église, ils sont bons, nous voulons les conserver, faites-nous donc, là-dedans, une église différente de la première, plus petite à quelques endroits, avec des niches ici, des fenêtres là où l'autre n'en avait pas: évitant ici cette ligne courbe, ailleurs cet angle... Mais, surtout, pas une pierre de plus ou de moins; il faut de l'économie!"

L'architecte s'est mis à broder sur ce thème: les vieux murs décrivaient un vaste transept, il passa la colonnade de la grande nef en travers, accompagnée de deux rangs de petits piliers continuant le système des petites voûtes qui s'appuient aux murs. Deux absides semi-hexagones terminaient le transept, il éleva devant deux grands colombages, plats, à douze ou quinze pieds du fond des absides, avec trois ouvertures dont une seule laisse passer le faisceau lumineux que lui envoie, de sa distance, la fenêtre de l'enceinte extérieure. Arrivé au chœur, comme le plan nouveau avait quitté le vieux mur, il laissa celui-ci continuer son chemin tout seul, et le colombage alla, de son côté, décrire un petit chœur à lui, sans se soucier de prendre la lumière que lui offrait l'ancien plan: l'architecte a rempli tout cet espace de niches, de bandes ogivales, de trouées ouvertes sur des galeries, etc., il fallait utiliser les coins et les recoins formés par ces deux enceintes en désaccord. C'est aussi la raison d'être de ce long couloir obscur qui court dans les greniers des petites nefs, où l'on entasse les enfants des écoles et les femmes qui ont le pied alpin, où la vue n'est pas des plus favorables, et où l'on consomme certains miasmes pendant les dimanches et les fêtes du mois de juillet.

Comme on n'avait qu'un jour caverneux dans le transept, et la nuit dans le chœur, on essaya d'attirer quelques rayons du ciel par le haut de la grande nef; pour cela, on perça une série de fenêtres au-dessus du couloir que je viens de nommer. Mais il n'y a là, encore, qu'un colombage simulant le mur qui s'élève d'ordinaire dans de bonnes églises gothiques, sur les piliers de la grande nef.

Ces fenêtres donnèrent donc tête baissée sous les toits, attrapèrent ce qu'elles purent de lueur des écoutilles pratiquées dans le toit, et n'en rendirent jamais de compte à personne.

Voilà l'église St. Jacques actuelle, l'église de M. Ducharme. Parmi les *compétences* qui ont présidé à sa réédification, ceux qui aiment beaucoup la lumière ont eu leur part dans les nefs ; ceux qui aiment les demi-jours, et même l'obscurité, en ont à satiété dans le chœur et le transept ; seulement, il aurait mieux valu faire l'inverse, contenter les premiers dans le chœur et les seconds dans les nefs ; c'est plus dans les traditions de l'architecture chrétienne : ceux qui veulent des galeries en ont plus que leur compte ; et, — ce qui est un mérite — on a satisfait ceux-ci sans que cela paraisse trop ; enfin les gens minutieux, les gens de ménage, qui désirent toujours mille petites commodités, des armoires, des garde-robes, des magasins, des confessionnaux d'une certaine manière, des couloirs, de bons petits coins, pour mettre ceci, pour mettre cela, pour servir le plus pressé ; ceux-là, surtout, doivent rester satisfaits. Les économes seuls, je crois, ont manqué leur affaire. Sans ces derniers, le grand problème qu'un architecte doit résoudre, dans ce pays, quand on lui demande un plan, est admirablement résolu, toutes les *compétences* ont été satisfaites ; et il a fallu le talent de l'architecte pour que l'art n'en souffrit pas davantage. Le dessin de l'ensemble, quoique maigre, ne manque pas d'une certaine harmonie ; si une lumière convenable se jouait dans toutes ces voûtes et à travers ces files de piliers, l'effet ne serait pas mauvais, malgré les péchés commis contre les convenances et les bonnes traditions de l'art ogival chrétien, et les petits contre bon sens.

M. Bourgeau est de nos amis ; dans les conditions où il s'est formé, il fait preuve d'un talent et d'un goût remarquables, et on peut l'excuser, sur une terre aussi libre et aussi peu soucieuse du passé que l'est la nôtre, de ne pas connaître suffisamment l'archéologie, et de ne pas assez respecter certaines lois d'harmonie fondées sur le symbolisme chrétien et consacrées par les siècles et les grands maîtres. Ces lois, je doute que M. Bourgeau les ignore, et je sais qu'il en goûte les beautés ; mais les *compétences* du corps des marguilliers et autres !... il y en a toujours assez pour faire sacrifier toutes les convenances et briser toutes les lois de l'art.

III

Aujourd'hui, M. Bourgeau, vous avez de l'autorité, *quand une compétence*, quelle que superbe qu'elle soit, vient à vous pour vous

faire commettre une ineptie, veuillez s'il vous plaît lui dire, avec tous les égards d'ailleurs dont vous êtes capable : je ne la ferai pas. Une ineptie simplement proposée passe, et celui qui l'a révée n'en souffre pas gravement dans sa réputation — il y en a tant qui en expriment quelques-unes ; dans un déluge on ne cherche pas les gouttes d'eau.—Mais une ineptie accomplie, une bévue monumentale, c'est le nom de l'ouvrier qui la porte toujours et le public qui l'endure.

Pardonnez-moi le mot *ineptie*, je sais bien qu'on peut vous proposer la chose, et je sais aussi que vous ne pouvez pas la faire, mais vous pouvez essayer de l'enjoliver, comme à St. Jacques. Les gens ingénieux aiment les tours de force. Cependant, veuillez m'en croire, sous le vernis de votre art, malgré les ressources de votre goût pour cacher les inventions ineffables de nos *compétences*, il y a des choses qui sont trop grosses pour être cachées entièrement.

On parle, je crois, de restaurer l'église de Notre-Dame ; on vous a déjà arraché cinq plans différents, paraît-il, pour rendre au domaine des choses sensées cet intérieur qui fit, dit-on, crever de dépit l'habile architecte de l'église, quand il vit ce noble monument si traitreusement travesti.

Monsieur, je vous souhaite un meilleur sort : soyez armé comme une forteresse. Que d'assauts vous allez avoir à subir !... Je vois venir comme une légion tous les gens *experts*, les talents *universels*, ceux qui *ont vu*, ceux qui ont toujours *des idées*, les auteurs des églises Ste. Anne, de Notre-Dame de Toute-Grâce : (ils appellent cela Notre-Dame de Toute-Grâce !...) les inspirateurs de St. Jacques, les restaurateurs de St. Patrice, puis les amateurs de niches ; puis les gens à plâtres. Il y avait, aux Récollets, un tas de petits anges et de grands anges, et d'autres choses en plâtre, et cette énorme machine de bois peint représentant l'Assomption de la Ste. Vierge ; tout cela est en disponibilité, les économistes voudront vous imposer la peine de nettoyer leurs greniers.

Je prie pour vous....

Mais non, je badine un peu, je suis persuadé qu'on vous fera la tâche plus belle. Monsieur le Curé de la paroisse de Notre-Dame est homme de goût, plein de bon vouloir, et ceux qui s'intéressent à notre église métropolitaine sont décidés de faire l'impossible pour éviter les misères passées. On sait maintenant, par expérience, quels résultats on obtient quand, après avoir permis une grande bévue, on laisse à chacun le soin d'apporter son remède. On n'a pas été longtemps, après la construction de ce vilain intérieur d'église, sans s'apercevoir que ce n'était qu'un disgracieux amphithéâtre d'hypodrome, et je dois l'avouer à l'honneur de nos curés

et même de nos marguilliers, tous ont désiré y répandre quelque charme. Mais si l'on eut donné à ces désirs un but unique, une direction constante et éclairée, que de peine et d'inutiles dépenses on eut épargnées !

Voyez plutôt : le grand châssis du chœur éblouissait tout le monde, on crut qu'une bonne couche de peinture, en calmant la lumière, laisserait paraître le reste avec avantage ; la verrerie fut peinte ; même laideur partout. On gratta le bleu, et l'on fit peindre des stores à la place ; puis les stores déchirés, on revint au bleu ; puis, enfin, on fit faire en verre peint les grands saints que vous connaissez.—Ce sont les patrons du pays, n'en disons pas trop de mal.—Ils posent un peu timidement pour des gens qui se montrent chez eux ; je trouve qu'il ne nous apportent pas leur meilleure figure de bienheureux : mais, encore une fois, je n'en suis pas aujourd'hui sur leur compte ; ils sortent, d'ailleurs, du premier atelier de peinture sur verre qui se soit ouvert dans le pays, il faut leur faire la révérence. Mais je dois noter, en passant, qu'eux aussi ont eu à souffrir de la part des *compétences*.

Ces saints une fois installés, quelques *autorités* trouvèrent qu'une certaine petite bordure uniforme et d'une couleur brillante, qui encadrait les divers tableaux du châssis, donnait trop dans les yeux, et ils demandèrent qu'on la remplaçât par du bleu, du gros bleu, toujours du bleu !... L'artiste mit du bleu. Or la plupart des fonds de tableau, sont du même bleu dur cassant ; et tous les petits ornements arabesques sont d'un jaune or, ce qui produit un ensemble foudroyant. Le premier effet valait certainement mieux. Il aurait fallu revenir ; mais c'eût été recommencer l'histoire du tricot de Pénélope, et M. Spence l'aurait fait payer plus cher. Le bleu a donc triomphé, ce que l'on a fait pour le châssis du chœur, on l'a tenté dans la voûte. Cette voûte ressemble assez à un parapluie appuyé sur ses gouttières ; pour en déguiser la forme bourgeoise, on y a promené le pinceau de toute manière ; le parapluie a changé dix fois de couleur, mais il est toujours resté l'affreux riflard qu'il est.

Passons les mille autres petites tentatives d'embellissement qui n'ont rien embelli, et qui devront disparaître dans un plan général de restauration. Si, il y a vingt-cinq ans, ce plan eût été adopté et qu'on n'eût rien fait que de conforme à ses dispositions générales, la transformation se serait accomplie insensiblement et sans dépenses inutiles.

Maintenant, Monsieur Ducharme, je voudrais bien revenir à vous, mais je m'aperçois que je m'en suis trop éloigné. Certain de vous retrouver encore à St. Jacques, d'où Monsieur Bourgeau m'a enlevé, je vous promets une seconde visite. En attendant, permettez que je

tire moi-même une morale de cette causerie légère ; un autre me l'arracherait peut-être par les cheveux.

C'est que, dans un pays novice, les hommes de l'art ont, plus que tout autre, la conscience de ce qui est bien et juste dans le domaine de l'art ; que les limites du coût d'un édifice et son objet étant bien définis, on doit laisser à l'architecte d'en déterminer la forme ; c'est son métier. Il est rare qu'un monument gagne aux retouches de tout le monde. L'artiste étant seul responsable du mérite de son œuvre est plus intéressé que tout autre à ce qu'elle soit irréprochable.

Et puis, il faut encore conclure que le beau ne réside ni dans la richesse des détails, ni dans le précieux des matières, mais essentiellement dans l'harmonie et la sage ordonnance de toutes ses parties nécessaires. On aura beau charger une femme de bijoux précieux, la couvrir de dentelles, si elle est ridicule et contrefaite rien de tout cela ne l'embellira.

Mais la morale la plus importante qui me reste à tirer est celle-ci : c'est que les artistes, dans notre pays devraient être grands propriétaires.

N. BOURASSA.
